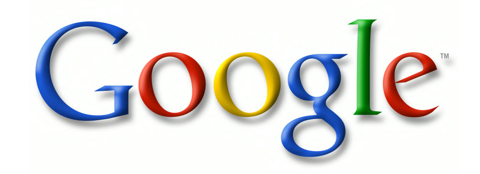
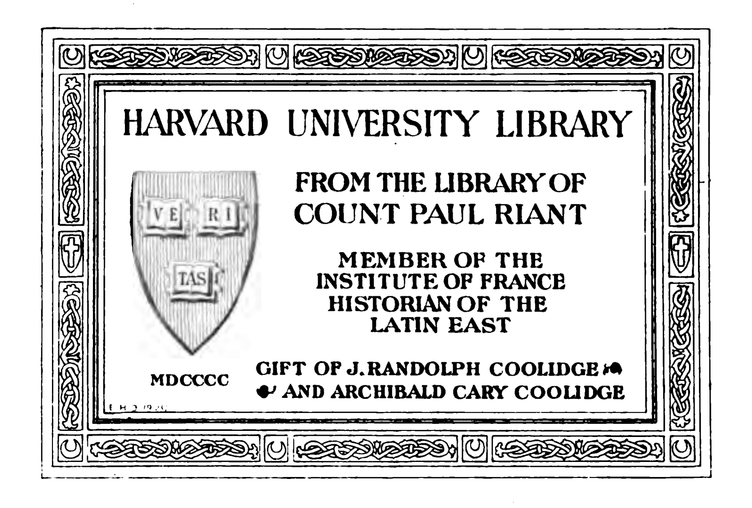





HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE

HISTOIRE

DE LA SIXIÈME CROISADE

ET DE LA PRISE

DE DAMIETTE,

D'après les écrivains arabes,

Joseph Toussaint
PAR M. REINAUD,

Employé au Cabinet des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque du Roi, Membre de la Société Asiatique de Paris, de la Société Académique d'Aix (Bouches-du-Rhône), etc.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,
IMP.-LIB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67,
vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

M DCCC XXVI.

EXTRAIT

Du JOURNAL ASIATIQUE, rédigé par MM. DE CHÉZY, — COQUEBERT DE MONTBRET, — DEGÉRANDO, — FAURIEL, — GARCIN DE TASSY, — GRANGERET DE LAGRANGE, — HASE, — KLAPROTH, — RAOUL-ROCHETTE, — ABEL-RÉMUSAT, — SAINT-MARTIN, — SILVESTRE DE SACY, — et autres Académiciens et Professeurs français et étrangers,

Et publié par la Société Asiatique.

Il paraît, par année, douze Cahiers de ce Recueil, qui forment deux volumes in-8°.

Le Prix de l'Abonnement, pour l'année, est de 20 francs.

On ne peut souscrire pour moins de six mois ou d'un volume; alors l'Abonnement est de 12 fr.

Il faut ajouter pour le port,

Pour les Départemens.... 1 fr. 25 cent. par volume.
Pour l'Étranger......... 2 fr. 50 cent. *idem.*

On s'abonne à Paris, A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., Éditeurs-Propriétaires du Journal Asiatique, rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67, où l'on peut se procurer le CATALOGUE DES LIVRES DE LANGUES ET LITTÉRATURE ORIENTALES;

Et chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

INTRODUCTION.

L'histoire des Croisades de M. Michaud a donné naissance à une foule de recherches analogues. On s'est occupé particulièrement de ce qu'ont écrit, à ce sujet, les auteurs orientaux, et, comme ces auteurs étaient presque tous inédits, on s'est hâté de les mettre à contribution. Nous nous sommes attaché, pour ce qui nous concerne, aux auteurs arabes. Ces écrivains, la plupart contemporains des événemens qu'ils racontent, ont conservé dans leur récit la vive émotion que ces événemens leur avaient causée. Il y a certaines époques des croisades qu'ils ont retracées dans les plus grands détails, et sans eux beaucoup de faits importans seraient restés inconnus. Un premier travail de ce genre a déjà paru à la suite de l'ancienne édition de l'*Histoire des Croisades;* mais, comme il était fort défectueux, qu'il était susceptible d'un grand nombre de corrections et d'additions, nous nous sommes remis à l'ouvrage, et nous avons tâché de ne rien omettre de ce que les manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi contiennent de relatif aux croisades. Depuis long-tems, ce travail est terminé, et M. Michaud s'en est utilement

servi dans la quatrième édition de son histoire qu'il publie en ce moment. En attendant qu'il soit mis au jour, nous donnerons ici le morceau qui appartient à la sixième croisade, à l'époque où les guerriers d'occident firent une première invasion en Égypte, pendant les années 1217 et suivantes de notre ère. Nous avons négligé d'indiquer les titres des ouvrages que nous mettons à contribution, ainsi que les volumes; une notice, placée en tête de notre travail, les fera connaître assez au long; il suffira ici de dire que ces ouvrages font partie de la collection des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi.

HISTOIRE

DE

LA SIXIÈME CROISADE.

Nouvelle Croisade. — Descente des Chrétiens en Égypte.

An 614 de l'hégire, (1217 de J.-C.) Aboulfarage dans sa chronique syriaque, a dit quelques mots d'un concile que le pape avait assemblé à Rome pour former une nouvelle croisade générale. On sait que presque toutes les nations d'occident prirent part à cette expédition. L'historien des patriarches d'Alexandrie nomme parmi ceux qui y figurèrent d'abord le roi de Hongrie. Elle fut surtout dirigée par Jean de Brienne, roi de Jérusalem, ou plutôt, comme l'appellent les auteurs arabes, roi de la ville d'Acre, depuis que Jérusalem n'était plus au pouvoir des chrétiens, et plus tard par le légat du pape. Le mouvement qui eut alors lieu en occident est ainsi décrit par Ibn-Alathir, auteur contemporain.

« Cette année, un nombre infini de guerriers parti-
» rent de Rome la grande et des autres pays d'occident

» au couchant et au septentrion. Le provocateur de » cette guerre était le pape de Rome, prélat très- » révéré des chrétiens, lequel fournit lui-même un » grand nombre de soldats, et ordonna à tous les » princes de marcher en personne, ou au moins d'en- » voyer leurs troupes. Tous se soumirent à cet » ordre. »

« Les chrétiens, continue Ibn-Alathir, abordèrent » à Acre. A cette nouvelle, Malek-adel, sultan d'É- » gypte et de Syrie, accourut avec quelques troupes » pour prendre la défense du pays. Mais on ne lui » laissa pas le tems d'assembler toutes ses forces. Atta- » qué à Beyssan, près des bords du Jourdain, il se » retira précipitamment à Damas. Cette fuite laissa » sans défense les Musulmans du pays, qui, se fiant » à la présence du sultan, n'avaient pris aucune pré- » caution. Tout ce qu'ils purent faire ce fut de se » sauver avec ce qu'ils purent emporter. J'ai ouï dire » qu'en cette occasion, Malek-adel, ayant dit à l'un » de ces fugitifs qu'il rencontra dans son chemin, et » qui, à cause du fardeau dont il était chargé, était » forcé de se reposer à tout moment : *Mon ami, ne va* » *pas si vite, et je te tiendrai compagnie*. Cet homme » lui répondit : *O sultan des Musulmans! ce serait plu-* » *tôt à toi de ne pas aller si vite; mais nous qui te* » *voyons abandonner tes provinces, et nous laisser à* » *la merci de l'ennemi, comment ne pas nous hâter?* » Ainsi les chrétiens ne rencontrèrent aucun obstacle » et mirent tout à feu et à sang. Quand ils eurent dé- » vasté les environs de Beyssan et de Naplouse, ils

» retournèrent à Acre. Malek-adel crut alors que leur » intention était de se porter contre Jérusalem, et il » envoya son fils, Malek-moadam, à Naplouse pour » défendre les approches de la ville sainte; mais les » chrétiens, après diverses excursions, se portèrent » sur le mont Thabor, contre une forteresse que le » sultan y avait fait élever quelques années aupara» vant, et d'où il pouvait inquiéter la ville d'Acre. Le » siége dura dix-sept jours. Déjà le château était sur » le point de se rendre, lorsque les Francs perdirent » un de leurs chefs, et se retirèrent précipitam» ment (1). Après leur départ, Malek-adel fit dé» truire le château, vu sa trop grande proximité » d'Acre et la difficulté de le défendre. »

An 615 (1218). Les chrétiens, au rapport d'Ibn-Ferat, étant de retour à Acre tinrent conseil et se dirent entr'eux : « Nous nous consumons ici inutile» ment; que n'allons-nous plutôt en Égypte? C'est à » l'aide des ressources de cette riche contrée que » Saladin a conquis la Syrie et subjugué la ville sainte. » En nous en rendant maîtres, nous reprendrons faci» lement Jérusalem avec toutes nos anciennes pro» vinces. » Là-dessus, il fut décidé qu'on mettrait à la voile pour l'Égypte, ce qui eut lieu au mois de safar (mois de mai) (2).

(1) L'histoire des patriarches d'Alexandrie dit, au contraire, que le motif de la retraite des chrétiens resta inconnu.

(2) Si l'on en croit Makrizi, dans sa description de l'Égypte, à l'article Damiette, l'armée chrétienne se montait à soixante et dix mille cavaliers et à quatre cent mille fantassins; mais ce nombre est exagéré.

Les Francs, d'après le témoignage des auteurs arabes, abordèrent près de Damiette, dans l'île ou Delta formé par les deux bouches principales du Nil. Ils s'établirent en face de Damiette, n'étant séparés de cette ville que par la branche du fleuve, qui passe sous ses murs, et de là se jette dans la mer Méditerranée (1). Au milieu du Nil était une tour, grande, forte, remplie de guerriers (2). Des chaînes de fer partant de cette tour, se prolongeaient jusqu'au pied des remparts de Damiette, et fermaient l'entrée du

---

(1) Cette ville était alors plus près de la mer qu'aujourd'hui. Elle était située presqu'à l'embouchure du Nil. C'est vers l'an 658 de l'hégire, 1259 de Jésus-Christ, qu'au rapport de Makrizi, le sultan Bibars craignant quelque nouvelle invasion de la part des Chrétiens, se résolut à détruire Damiette et à transporter les habitans plus avant dans les terres. Nous renvoyons du reste, pour tout ce qui tient aux localités, à la carte de Damiette et des environs, qui accompagne le douzième livre de l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, quatrième édition. La carte qui accompagnait l'ancienne édition, présentait des inexactitudes.

(2) Au lieu d'une tour, Makrizi en cite deux. En effet, il devait en exister une seconde, sur la rive orientale, au point où la chaîne tenait au continent. C'était entre ces deux tours que s'étendait la chaîne. Makrizi ajoute qu'encore de son temps, c'est-à-dire, au quinzième siècle de notre ère, cet espace était nommé l'*Entre-deux des tours*.

M. Hamaker, dans un savant mémoire, publié sous le titre de *Commentatio de expeditionibus à Græcis Francisque adversus Dimyatham susceptis*, et accompagné d'un fragment de la *Description de l'Égypte* de Makrizi, de savantes notes, et de deux cartes intéressantes, suppose qu'il existait une troisième tour sur la rive occidentale (voyez à la page 60 de sa *Dissertation*); mais, de son aveu, aucun auteur ne parle de cette tour, et, ainsi qu'on le verra, les événemens s'expliquent suffisamment sans recourir à cette conjecture.

fleuve. De plus la tour communiquait avec la ville par *un pont de bateaux* (1), construit sous Saladin.

Les chrétiens devaient, avant tout, s'emparer de la tour, et rompre les chaînes, afin d'ouvrir à leurs navires l'entrée dans le cœur du pays. Si l'on en croit l'auteur de l'Histoire arabe des patriarches d'Alexandrie, lequel était contemporain, et se trouvait alors au Caire, les Francs parvinrent d'abord à introduire leurs petits bâtimens. Apparemment ce fut par l'espace situé entre la tour et la rive occidentale, où l'eau avait moins de profondeur et où aucun obstacle n'empêchait le passage. Le même auteur ajoute, qu'à l'aide de ces petits bâtimens, les Francs se rendirent maîtres d'une partie du cours du fleuve, et gênèrent par eau les communications de Damiette; ensuite, il poursuit ainsi :

« Les Francs se hâtèrent d'asseoir leur camp, et » s'environnèrent de fossés et de retranchemens,

(1) Le mot que nous traduisons par *pont de bateaux*, s'exprime en arabe par جسر, au pluriel جسور. Ce mot revient très-souvent dans les auteurs arabes du temps, et se dit aussi d'un pont de pierres. (Voy. les *Annales d'Aboulfeda*, T. III, p. 594.) Par une idée analogue, on l'a même appliqué aux chaussées que l'on construit en Égypte pour les temps de l'inondation du Nil. Makrizi, dans sa *Description géographique et historique de l'Égypte*, a consacré un chapitre particulier à ces chaussées. Il en cite qui devaient avoir plus de trente lieues de long. Ce mot a souvent embarrassé les auteurs de traductions arabes. Quelques-uns ont pris des ponts pour des chaussées, et d'autres des chaussées pour des ponts. Voyez-en un exemple dans les extraits arabes qui accompagnent l'histoire de saint Louis par Joinville, édition du Louvre, p. 544.

» après quoi, ils dirigèrent leurs attaques contre la » tour de la chaîne. Ils étaient fort impatiens de s'en » emparer; car c'était la seule voie pour ouvrir à » leurs gros navires l'entrée dans l'intérieur de l'É- » gypte. Huit de leurs pierriers ne cessaient de jouer » ni de jour ni de nuit. Les pierres qu'ils lançaient » parvenaient jusqu'à Damiette. On voyait continuel- » lement voler les traits et les flèches, et un grand » nombre de musulmans perdirent la vie : la terreur » était devenue générale. En un moment, les villages » qui entourent Damiette furent abandonnés, et la » désolation se répandit jusqu'au Caire. »

» Pendant ce tems, il arrivait de tous côtés des » secours dans la place. Malek-adel, qui était resté » en Syrie à la garde du pays, se hâta d'envoyer toutes » les troupes disponibles. L'Égypte était alors sous » l'autorité de son fils aîné, Malek-kamel. Ce prince » vint se placer dans les environs de Damiette, sur la » rive orientale du Nil. Dans ces conjonctures, un » grand nombre de musulmans du Caire et du vieux » Caire prirent les armes, les uns par esprit de reli- » gion, les autres parce qu'on les y forçait. Les prin- » cipaux citoyens se cotisèrent ensemble et l'on équipa » quelques troupes. Telle était la frayeur qui régnait » dans ces deux villes, que déjà on y faisait provision » de froment, de farine, de biscuit, de riz et d'autres » denrées : on eut dit que l'ennemi était aux portes.

» Le vendredi, 28 de Bouné (23 juin) (1), les

(1) Le mois de *bouné* appartient au calendrier des chrétiens coftes

» chrétiens livrèrent assaut à la tour de la Chaîne. » Soixante-dix de leurs barques revêtues de cuir et » à l'épreuve du naphte et du feu grégeois, s'avan- » cèrent dans le plus terrible appareil. L'attaque fut » vive; mais elle n'eut pas de succès. Un nouvel » assaut eut lieu le dimanche, 7 d'abib (3 juillet). » Ce jour-là les Francs firent usage de quatre navires, » surmontés chacun d'une tour. Trois étaient diri- » gés contre la tour de la Chaîne; le quatrième devait » se porter contre la ville. L'ennemi fit les plus » grands efforts, et fut sur le point de triompher. » Déjà il avait dressé ses échelles, lorsque le mât qui » soutenait une des tours, ayant cassé, tous les guer- » riers qui s'y trouvaient tombèrent dans l'eau, et la » plupart se noyèrent, accablés par le poids de leurs » armes. Ce succès inspira une joie démesurée aux » musulmans : au Caire et au vieux Caire on illu- » mina, et les habitans se livrèrent aux transports » d'une vive allégresse.

» Sur ces entrefaites, les chrétiens désespérant » d'une prompte réussite de leurs attaques, se répan- » dirent dans les campagnes voisines, et s'emparèrent » des provisions. Comme des bandes d'Arabes nomades » avaient été appelés des provinces voisines pour les » harceler, les Francs les attaquèrent par surprise et » les taillèrent en pièces. Le petit nombre de ceux

---

d'Egypte. Il en est de même de tous les mois qui sont cités dans l'histoire des patriarches d'Alexandrie. C'est que l'auteur était lui-même chrétien et du rit cofte.

» qui échappèrent se voyant hors d'état de résister, » commencèrent à se disperser dans le pays, et à piller » amis et ennemis; c'était afin d'épuiser la contrée, » et de mettre les Francs dans l'impossibilité d'y sub- » sister. Non-seulement Malek-kamel ne vit pas ces » ravages avec peine, mais il ordonna lui-même de tout » livrer aux flammes. Dans le même tems, le sultan » Malek-adel, toujours retenu en Syrie, étendait ses » courses sur le territoire des villes chrétiennes de Pa- » lestine et de Phénicie pour faire diversion. Mais rien » ne pouvait tirer les Francs des provinces de l'Égypte.

» En attendant, les attaques se poursuivaient » contre la ville et la tour de la chaîne. Il ne se » passait pas de jour sans quelque nouvel assaut. Les » pierres lancées par les machines des chrétiens » étaient d'une grosseur prodigieuse : une seule pesait » plus de trois cents livres d'Égypte. Les Francs tra- » vaillaient, en ce moment, à une espèce de ponton » appelée chez eux *maremme* : c'étaient deux ou » plusieurs navires joints ensemble, et attachés avec » des poutres et des planches de manière à présenter » l'apparence d'un seul navire. Celui dont il est ici » question se composait de deux navires. Au-dessus » s'élevaient quatre mâts supportant une tour de bois » à créneaux, et revêtue de parapets à l'exemple d'une » citadelle. Sur la tour on avait pratiqué un grand » pont-levis, qui se levait et se baissait à volonté, au » moyen de courroies et de poulies (1). Tous ces

(1) Voici le texte arabe : واهتموا بالمراكب يسموها المرمة وهي

» préparatifs étaient destinés contre la tour de la « Chaîne. Au jour fixé, les Francs s'avancèrent » avec leur *maremme*, et abattirent le pont-levis. En » un moment l'étage supérieur tomba en leur pou- » voir, et aussitôt le pont qui joignait la tour à la

---

بطستان قربوها واوثقوها بالاخشاب و المسمار الى ان بقيت الاثنتان مثل واحدة و عملوا فيها اربعة صوارى وركبوا على الصوارى برجا من الخشب و عملوا حوله سورا مثل سور المدن بشراريف وعملوا سقالة عظيمة بحبال و بكر ترخى وترفع * Il résulte de ce passage que le mot que nous avons traduit par *Maremme* n'est pas d'origine arabe, mais plutôt d'origine franque; peut-être même faut-il admettre l'ingénieuse conjecture de M. Hamaker, qui a supposé que ce mot n'est autre que celui de *barbote*, dont en effet les chrétiens se servaient dans le moyen âge. Voyez ce mot dans le *Glossaire de la basse latinité* de Ducange. En ce cas, au lieu de *maremme*, il faudrait prononcer *marmote*, ce qui se rapprocherait davantage du latin, et ce qui est aussi admissible que l'autre, vu l'absence des voyelles dans l'arabe. Au reste, comme le passage arabe que nous citons ici pourrait donner lieu à d'autres difficultés du même genre, nous rapporterons le passage correspondant d'Olivier Scholastique, écrivain latin, lequel se trouvait au siége de Damiette, qui même dirigea la construction de la machine en question. On vera que ce qu'il dit lève toute incertitude: « *Duos cogones conjunximus trabibus et funibus fortissimè cohærentes, socia compaginatione vacillandi periculum prohibentes. Quatuor malos et totidem antennas in eis ereximus, in summitate castellum firmum asseribus et opere reticulato contectum collocantes. Contra machinarum importunitatem coriis vestivimus illud et per circuitum et super tectum contra ignem græcum. Sub castellulo fabricata fuit scala funibus fortissimis suspensa et triginta cubitis ultra proram protensa.* » Voyez la Relation d'Olivier Scholastique, dans la Collection d'Eccard, tom. II, p. 1403.

» ville fut coupé. Les musulmans, enfermés dans la
» tour au nombre d'environ trois cents, se voyant
» sans ressources, mirent bas les armes et furent faits
» prisonniers. Quelques-uns seulement essayèrent de
» se jeter à l'eau, et se sauvèrent à la nage. Cette
» journée fut horrible. Les chrétiens plantèrent leurs
» drapeaux et leurs croix au haut de la tour; ensuite,
» ils fermèrent la porte qui faisait face à Damiette,
» et du côté opposé ils construisirent un pont de
» bateaux qui joignait la tour à leur camp. Dès ce
» moment, le lit du Nil leur fut ouvert. Quatre mois
« s'étaient écoulés entre l'arrivée des chrétiens et la
» prise de la tour de la chaîne. »

Mort de Malek-adel.—Les Croisés passent le Nil.

Suite de l'année 615 (1218 de J.-C.)

Les auteurs arabes s'accordent à dire que la perte de la tour de la chaîne était ce qui pouvait arriver de plus fâcheux à l'islamisme. Pendant ce tems, Malek-adel était toujours en Syrie, espérant que les chrétiens repoussés de l'Égypte viendraient y renouveler leurs attaques. Au rapport de Makrizi : « quand il
» apprit ce qui était arrivé, il désespéra du salut de
» Damiette, et, se frappant la poitrine, il témoigna
» la plus vive douleur. Il mourut de tristesse un jeudi,
» 7 de gioumadi second (commencement de septem-
» bre), dans les environs de la colline d'Afik, non
» loin du lac de Tibériade. Comme il était à craindre

» que cette mort n'occasionât quelques troubles, ses » gens firent répandre le bruit qu'il n'était que ma» lade, et se mirent en devoir de le transporter à » Damas. Le corps avait été placé dans une litière » couverte, et le cortége se mit en marche. Le mé» decin et l'échanson s'avançaient à côté de la litière : » tout se faisait comme à l'ordinaire. Ce ne fut qu'à » l'arrivée du corps à Damas que l'on annonça la » mort du sultan. Un héraut reçut ordre d'aller par » la ville criant : *Priez pour l'ame du sultan Malek-» adel, et faites des vœux pour votre souverain » Malek-moadam, de qui Dieu prolonge le règne.* A » ces mots le peuple se mit à fondre en larmes, et la » consternation devint générale (1). »

Malek-moadam était le second fils de Malek-adel. Depuis quelque temps, il avait été investi du gouvernement de Damas. Quand son père fut mort, il se hâta de s'emparer des trésors de l'état et de se faire prêter serment par les habitans (2).

---

(1) Si l'on en croit Novaïri, les funérailles de Malek-adel eurent lieu dans le château de Damas, dans le plus grand secret. On y mit une telle précipitation, que comme on manquait de drap pour l'ensevelir, on fit usage du bonnet et de la robe d'un homme de loi, et sur ce qu'on n'avait pas sous la main une pioche pour creuser la fosse, l'officier préposé aux funérailles alla voler celle d'un paysan. La partie de la chronique de Novaïri où se trouve ce fait singulier, manque à la Bibliothèque du Roi : nous le tirons de la *Dissertation* de M. Hamaker, p. 81, note 38.

(2) C'est le même prince que les auteurs latins du tems ont appelé *Corradin*, par corruption de son titre de *Scherf-eddin* ou *honneur de la religion*. En effet, chaque prince avait alors outre son nom, un

« Malek-adel, selon Ibn-Ferat, était un prince de » mœurs louables, et de bonne croyance; il passait » pour très-entendu dans le gouvernement, et se faisait » rendre compte des plus petites choses. Il fut heureux » en tout et n'essuya jamais de défaite. Il était pré- » voyant, doué de sens, porté à la douceur et à la pa- » tience; il était généreux, et savait dépenser quand » il fallait. Son autorité s'étendait sur l'Égypte, la » Syrie et une partie de la Mésopotamie. Il partagea » de son vivant ses états à ses enfans, et lorsqu'il les » eut bien affermis, il ne cessa de les visiter et de se » transporter tour-à-tour d'une province à l'autre. » Il passait ordinairement l'été en Syrie, à cause de » la bonté des fruits, de la fraîcheur de l'air et de la » salubrité des eaux. L'hiver, il séjournait en Égypte, » à cause de la douceur du climat. Malek-adel man- » geait prodigieusement, et plus qu'on n'a coutume » de faire. On dit qu'il mangeait un jeune agneau en » un seul repas. »

Ibn-Alathir remarque qu'après sa mort ses enfans se maintinrent chacun dans les apanages qu'il leur avait donnés. Malek-kamel, l'aîné de tous, eut l'Égypte avec le titre de sultan. Malek-moadam eut Damas et la Palestine. Khelath, dans la grande Arménie, fut le partage de Malek-aschraf. D'autres reçurent quelques villes de Mésopotamie.

---

titre honorifique et un surnom. Le titre de Malek-adel était celui de *Saif-eddin* ou *épée de la religion*, d'où les auteurs latins ont fait *Safadin*. Cette multitude de noms et de surnoms jette une grande confusion dans l'histoire orientale.

Cependant la guerre continuait toujours sur les bords du Nil. Le sultan allait sans cesse de son camp à Damiette et de Damiette à son camp, pour repousser les attaques de l'ennemi. Comme les chrétiens, en s'emparant de la tour du fleuve, avaient rompu les chaînes qui fermaient le passage, les efforts du prince eurent pour but de susciter de nouveaux obstacles. Au rapport d'Ibn-alathir, il fit construire un nouveau pont de bateaux défendu par des guerriers. Les chrétiens tournèrent leurs attaques contre ce pont, et le rompirent. Alors le sultan se décida à faire couler à fond plusieurs grands bateaux chargés de pierres, et le passage fut presque aussi difficile qu'auparavant.

L'historien des patriarches d'Alexandrie a soin de remarquer qu'en ce moment les eaux du Nil étaient basses, ce qui rendait la navigation du Nil encore plus périlleuse. Il ajoute que les musulmans, pleins d'ardeur, résolurent même d'aller attaquer les chrétiens sur la rive occidentale, dans leur propre camp. « Quatre mille cavaliers, dit-il, et autant de fantassins » traversèrent le fleuve, accompagnés de cinquante » ou soixante navires, qui devaient attaquer par eau. » Mais l'entreprise échoua. Les cavaliers s'étant ap» prochés des fossés des chrétiens, les trouvèrent si » bien défendus, qu'ils n'osèrent passer outre. Les » fantassins, qui s'étaient avancés d'un autre côté et » qui voulurent aller plus avant, s'étant engagés » au milieu des tentes, furent repoussés avec vigueur » et taillés en pièces. Il n'y eut de sauvés que ceux

» qui purent se jeter à l'eau. Encore la plupart étant » originaires de Syrie, pays où il y a peu de rivières » et où l'on ne sait pas nager, furent entraînés au fond » et se noyèrent. A ce spectacle, les navires musul- » mans rebroussèrent chemin, et l'attaque n'eut plus » de suite.

» Un nouveau combat s'engagea le vendredi 29 de » Babeh (fin d'octobre); environ trois mille cavaliers » musulmans, avec la garde particulière du sultan et » quelques Arabes, passèrent le fleuve et fondirent » sur les chrétiens; mais ils furent mis en déroute, et » il ne s'en sauva qu'un petit nombre à la nage. Ce » second échec abattit le courage des musulmans, qui » n'osèrent plus rien entreprendre. Sur ces entrefaites, » l'hiver commença et les Francs s'enfermèrent dans » leur camp. Au commencement de kaihak (décembre) » un ouragan terrible causa d'étranges ravages. L'eau » de la mer entra dans le lac qui avoisine Damiette; » le lac se déborda; l'eau du fleuve s'éleva plus que de » coutume; le camp du sultan fut inondé. Il périt au » milieu du désordre un grand nombre de bêtes de » somme, et beaucoup de provisions. L'on eut ensuite » à essuyer des pluies continuelles; le froid devint » rigoureux; le vent souffla avec une violence qui » aurait soulevé des montagnes. Ce fut une désolation » sans exemple. Dans une de ces tempêtes, le vent » enleva une *maremme* chrétienne formée de six vais- » seaux joints ensemble, et la transporta sur la rive » orientale. On avait pratiqué dans cette maremme » des échelles, des tours, de petites rues; en un mot,

» c'était un édifice sans pareil, et qui passe l'imagina-
» tion. Des seize hommes qui la montaient, quatorze
» opposèrent une résistance opiniâtre et se firent tuer.
» Les deux autres s'étant sauvés à la nage sur la rive
» occidentale, furent traités de lâches par leurs frères
» et attachés au gibet. Quant à la maremme, les mu-
» sulmans eurent d'abord l'idée de la conserver, et de
» l'employer à leur usage; mais craignant de ne pou-
» voir la défendre contre les attaques redoutables des
» Francs, ils y mirent le feu, et elle devint la proie
» des flammes (1).

» L'ouragan avait surtout été terrible contre les
» Francs. Comme, en ce moment, il existait des com-
» munications continuelles entre le camp des chré-
» tiens et la ville d'Acre, d'où ils tiraient leurs pro-
» visions, toute la côte était couverte de leurs navires,
» et plusieurs firent naufrage ou vinrent échouer sur
» le rivage.

» Cependant rien ne pouvait ralentir le zèle des
» Francs. Ils cherchaient toujours un moyen d'en-
» trer avec leurs gros vaisseaux dans le lit du Nil, et
» de se rendre maîtres du fleuve. Comme le sultan
» leur opposait des obstacles sans cesse renaissans, ils
» imaginèrent de creuser le lit d'un ancien canal appelé

(1) Makrizi, dans sa *Description de l'Égypte*, appelle cette Maremme une des merveilles du monde. Il ajoute qu'elle avait cinq cents coudées de dimension, qu'elle était doublée en fer, et à l'épreuve du feu grégeois.

» Safran (1), par lequel jadis le Nil déchargeait ses
» eaux dans la mer. Ils profitèrent du moment où les
» eaux étaient fort hautes, et y introduisant leurs
» gros vaisseaux, ils voguèrent à pleines voiles. En
» vain le sultan se hâta de faire couler à fond un triple
» rang de ses navires à l'endroit du fleuve où venait
» aboutir le canal; en vain il y plaça des poutres, des
» troncs d'arbre et tout ce qui pouvait offrir de la
» résistance : le samedi qui suivit *la Purification* (2),
» 8 d'Ameschir (commencement de février 1219),
» les vaisseaux chrétiens ayant le vent en poupe for-
» cèrent le passage, et les poutres, les troncs d'arbre
» et les navires ne *résistèrent pas plus que de l'herbe.*
» Dès-lors le Nil fut ouvert aux chrétiens, qui fu-
» rent maîtres du lit du fleuve et la situation de Da-
» miette devint très-critique. »

Il y avait alors, dans l'armée musulmane, un émir d'origine Curde, appelé Emad-eddin Ahmed, et surnommé le fils de Maschtoub. Cet émir était fils de ce fameux Maschtoub, qui, sous Saladin, avait défendu

(1) D'autres auteurs le nomment *Azrak* ou *bleu*. Ce canal prenait naissance un peu au midi du lieu où était campé l'armée chrétienne, sur la rive occidentale du Nil, à l'endroit appelé Bouré, et se jetait dans la mer Méditerranée.

(2) الرفاعين Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires; mais le sens en paraît déterminé par les passages correspondans des auteurs latins, qui tous placent l'événement en question à la même époque. Le mot رفاعين semble un équivalent de notre mot *relevailles*, et en effet, c'est le jour de la Purification qu'eurent lieu les relevailles de la Sainte-Vierge.

la ville d'Acre contre toutes les forces de l'Occident. Il avait succédé à son père dans le fief de Naplouse, et avait conservé un grand ascendant sur les troupes, particulièrement sur les soldats Curdes, ses compatriotes, qui, depuis Saladin, formaient le nerf des armées musulmanes. Makrizi dit de lui qu'il était le premier des émirs, et qu'il se faisait traiter à l'égal des rois. « On le citait, ajoute-t-il, pour l'élévation de son » génie et sa grande libéralité. Il était fort affable, et » sa valeur le faisait redouter des princes (1). » Comme, depuis la mort de Malek-adel, il n'existait plus de frein pour retenir les esprits, le fils de Maschtoub résolut de profiter de l'abattement des musulmans, pour faire une révolution. De concert avec quelques émirs, il forma le projet de déposer le sultan, et d'élever à sa place un de ses frères appelé Malek-faiz, sous lequel il espérait gouverner. Une partie de l'armée trempa dans cette conspiration. Déjà tout était prêt pour l'exécution; mais au moment que les conjurés étaient assemblés et tenaient à la main l'alcoran, pour jurer fidélité au nouveau prince, le sultan, qui en fut instruit, entra tout-à-coup, la fureur peinte dans les yeux. A cet aspect, les conjurés s'enfuirent chacun de son côté. Pour le sultan, il était si troublé qu'il crut tout perdu. A l'entrée de la nuit, il monta à cheval et s'enfuit dans la direction du Caire,

(1) De son côté, Ibn-Ferât remarque que cet émir méprisait les choses futiles, et qu'on racontait de lui des choses incroyables touchant ses anciennes querelles avec les rois.

sur les bords du canal d'Aschmoun (1). Son départ fut si subit, que personne n'en sut rien. Mais, au point du jour, quand la nouvelle s'en répandit, la frayeur devint générale. Chefs et soldats, tous prirent le chemin du canal d'Aschmoun. Le tumulte fut tel, que, suivant les expressions de Makrizi, le frère ne s'occupa point de son frère, le père de son fils. Les armes, les provisions, tout fut abandonné. Jamais on ne vit une terreur pareille.

Les chrétiens étaient toujours sur la rive occidentale, ne se doutant point de ce qui se passait. Quand ils en furent instruits, ils se hâtèrent de traverser le fleuve et s'emparèrent du camp musulman (2). Dès-lors ils purent se déployer autour de Damiette, et cette ville, qui jusque-là avait été à l'abri des coups de l'ennemi, commença à être pressée avec une grande vigueur. On était alors au 20 de dsou'lcaada (mois de février).

Cependant les musulmans s'étaient peu à peu ralliés sur les bords du canal d'Aschmoun. Tous les soldats, sans excepter les conjurés, s'étaient réunis au sultan;

(1) C'est le canal que les auteurs chrétiens du temps ont appelé Tanis, sans doute du nom de la grande ville de Tennis, située dans le lac de Menzalé, où ce canal a son embouchure, et qu'ils ont confondue avec l'antique ville de Tanis, bâtie à quelque distance.

(2) Comme ils ignoraient la cause de cette fuite précipitée, ils l'attribuèrent à un miracle de Dieu et à une légion d'anges vêtus de blanc, qui vinrent du ciel pour faire peur aux musulmans. Voyez la *Relation des Podestats de Reggio*, tom. VIII, pag. 1074 du *Recueil des Historiens italiens*, par Muratori.

mais, telle était la frayeur du prince, qu'il ne savait à qui se fier et songeait à abandonner ses états, pour se sauver en Arabie. « Heureusement, dit Makrizi, » le Seigneur jeta un regard de pitié sur l'islamisme, » et les musulmans furent préservés d'un si grand mal-» heur. » Quelque tems auparavant, le sultan se sentant vivement pressé avait envoyé demander du secours à ses frères, aux princes d'Alep, de Hamah et au calife de Bagdad. Malek-moaddam, prince de Damas, s'était aussitôt mis en marche (1); le prince arriva deux jours

(1) Makrizi rapporte qu'en partant, le prince de Damas, de peur que les Francs, après avoir pris Damiette, ne vinssent de nouveau en Syrie et ne subjuguassent le pays, et qu'une fois maîtres de Jérusalem, ils ne fissent de cette ville, très-bien fortifiée par Saladin, un rempart inexpugnable, se résolut à en détruire les murailles. Par ses ordres on abattit les fortifications de Jérusalem; les vivres et les munitions furent transportées ailleurs; on ne laissa debout que la tour de David, située à l'occident, et on mit la ville sainte hors d'état de servir de défense aux chrétiens, dans le cas où elle tomberait en leur pouvoir. Novaïri remarque que les musulmans furent très-sensibles à la ruine de Jérusalem. Un cri de douleur s'éleva par toute la ville. Les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, les jeunes femmes couvertes de leur voile, les vieilles animées par leur désespoir, coururent à la chapelle de la Sacra et à la mosquée Alaksa, pour invoquer la miséricorde du ciel, en arrachant leurs cheveux et déchirant leurs vêtemens. Un grand nombre de musulmans se décidèrent à abandonner leurs foyers et leurs biens, pour aller chercher un refuge ailleurs. Les routes furent couvertes de ces fugitifs. Les uns se retiraient en Egypte, les autres en Syrie, quelques-uns à Carac. On vit des femmes élevées dans la délicatesse, marcher à pied et n'avoir pour garantir leurs membres meurtris que les lambeaux de leurs vêtemens. Plusieurs périrent sur les chemins de faim et de misère. Voyez la *Dissertation* de M. Hamaker, pag. 117, note 70.

après que la sédition eut éclaté, et sa présence remit le calme dans les esprits. Le fils de Maschtoub fut attiré par une ruse hors de sa tente, et on l'envoya sous bonne escorte en Syrie et en Mésopotamie, où il périt quelque tems après d'une mort funeste (1), sans doute, dit Ibn-Alathir, en punition de son horrible attentat contre la religion. Quant à Malek-faïz, première occasion du désordre, on le fit aussi partir pour la Syrie, où il mourut bientôt empoisonné, à ce qu'on dit (2). Dès ce moment, le sultan put s'occuper de réparer ses forces, et d'aller au secours de Damiette. Mais, d'abord, il écrivit de nouveau à ses frères pour les exciter à venir le seconder. Ce fut Malek-faïz qu'il chargea de ses lettres. Celle qui était destinée pour Malek-aschraf, souverain de Khélat, dans la grande Arménie, était en vers. Le commencement qui s'adressait à Malek-faïz, nous a été conservé par Makrizi ; le voici (3) :

« O ma bonne étoile, si tu veux véritablement me se-
» conder, lève-toi sans retard et sans hésitation.

---

(1) Voyez à ce sujet la *Dissertation* de M. Hamaker, pag. 100 et suiv.

(2) Voyez encore la *Dissertation* de M. Hamaker ; pag. 102 et 129.

(3) Ces vers sont de la *mesure parfaite*, البحر لكامل.

يا سعدى ان كنت حقا مُسْعِفِى | فانهض بغير تلبث وتوقف

» Excite tes chameaux, les poussant et les animant sans
» leur donner de relache.

» Multiplie les marches tant que tu pourras, et ne t'arrête qu'à la porte de Malek-aschraf.

» Tu lui donneras le salut de la part d'un de ses serviteurs
» qui attend sa venue, les yeux tournés vers lui.

» Dès que tu seras arrivé, tu lui diras de ma part, après
» une aimable salutation et beaucoup de complimens :

» *Si tu te rends dans peu auprès de ton serviteur, tu le*
» *trouveras au milieu de ses guerriers armés de l'épée et de*
» *la lance.*

» *Si tu tardes de le secourir, tu le trouveras..... mais*
» *non, tu ne le verras plus qu'au jour de la résurrection,*
» *dans la plaine du dernier jugement.* »

واحثث قلوصك مرقلا او موجفا | بتجشم فى سيرها وتعسف

واطو المنازل ما استطعتَ ولا تُنَخ | الا على باب المليك الاشرف

واقر السلام عليهِ من عبد له | متوقع لقدومه متشوف

واذا وصلت الى جاهِ فقل له | عنى بحسن توصل وتلطف

إن تاتِ عبدَك عن قليل تلقهِ | ما بين كل مُهَنَّدٍ ومُثَقَّفِ

او تَبْطِ عَنْ انجاده فلقاوه | بل فى القيامة فى عراص المَوْقِفِ *

Entrée des Croisés dans Damiette.

An 616 (1219). Dès que les chrétiens eurent passé le Nil, ils se mirent à cerner Damiette de toutes parts, et s'entourèrent eux-mêmes de bons retranchemens. Au rapport d'Ibn-Alathir, « la place se trouvait sans » garnison. Tant que le sultan s'était tenu avec son » armée dans le voisinage de ses murailles, elle n'avait » rien à craindre, et une garnison lui était inutile; » ensuite, quand le fils de Maschtoub jeta le trouble » dans l'armée, la retraite du sultan fut si subite et » le désordre tel, que personne ne songea à Damiette; » ainsi cette ville se trouva réduite à ses propres ha- » bitans. Tel fut l'effet de la sédition excitée par le fils » de Maschtoub. Il fut donc facile aux chrétiens de » l'attaquer par eau et par terre. Pendant ce tems les » Arabes nomades qu'on avait appelés pour harceler » l'ennemi, pillaient amis et ennemis, et la désolation » ne faisait que s'accroître. » (1)

L'historien des patriarches d'Alexandrie remarque, à ce sujet, que la terreur s'était répandue dans toute l'Égypte. Les esprits étaient aigris, et comme la cause première de ces malheurs devait être imputée aux

(1) Au reste, suivant Makrizi, les Arabes furent fort utiles au sultan dans tout le cours de l'expédition. Ils étaient sans cesse occupés à harceler les Chrétiens, et à enlever ceux qui s'éloignaient. Ils s'introduisaient même dans leur camp pendant la nuit, et massacraient ceux qui dormaient.

chrétiens d'Occident, le peuple tourna sa fureur contre les chrétiens du pays. Dans plusieurs villages, on les massacra impitoyablement. L'auteur que nous citons était lui-même chrétien, et eut sans doute à souffrir de cette persécution. Il poursuit ainsi : « L'é-
» glise de Saint-Marc, située dans les environs d'A-
» lexandrie, et objet de la vénération des fidèles, fut
» démolie, de peur que les Francs n'envahissant le
» pays, ne s'en fissent une espèce de forteresse. En
» vain les chrétiens offrirent une grande somme d'ar-
» gent pour prévenir ce malheur, le sultan ordonna
» d'en raser la meilleure partie, et le reste fut abattu
» le vendredi suivant, au sortir de la mosquée, au
» bruit des plus vives acclamations, par la multitude
» encore échauffée des exhortations des imams. Ainsi
» les chrétiens éprouvaient angoisse sur angoisse.

» Les musulmans étaient alors dans la plus grande
» consternation. Les principaux citoyens d'Égypte se
» cotisèrent pour venir au secours de l'islamisme.
» Au Caire et au vieux Caire, les habitans offrirent
» deux mois de leurs revenus, pour les frais de la
» guerre sacrée. Mais, ajoute l'auteur, ce zèle ne
» tarda pas à se ralentir, et cette resolution fut
» presque sans résultat. » . . . .

« Cependant l'armée musulmane s'était avancée
» jusqu'auprès de Damiette ; le sultan et son frère
» ne laissaient pas de repos aux Francs. Ils essayèrent
» d'attaquer la partie de l'armée chrétienne qui était
» restée sur la rive occidentale du Nil dans son
» ancien camp. Le dimanche 7 de Barmehat (com-

» mencement de Mars), les musulmans s'avancèrent » avec intrépidité. Mais Dieu suscita ce jour-là un » vent si violent, la pluie tomba avec une telle abon- » dance, qu'il fallut revenir sur ses pas. Le quartier » du sultan était alors à Farescour, à quelque distance » de Damiette (1). En vérité tout fut extraordinaire » cette année ; l'hiver fut plus rigoureux que de cou- » tume, et le sultan fit publier au Caire et au vieux » Caire, que la moitie des habitans eussent à prendre » les armes de gré ou de force. Ceux qui avaient de » l'aisance et qui ne voulurent pas marcher, payèrent » une somme d'argent, chacun selon ses moyens. On » mit aussi à contribution les Juifs et les chrétiens du » pays, qui d'après l'usage, ne pouvaient en aucun » cas, être assujettis au service des armes ; et la somme » qu'on leur imposa fut si forte, eu égard à leurs fa- » cultés, qu'ils furent réduits à mettre en gage les » vases sacrés des églises (2) et des synagogues. Ce fut

(1) Pour cette ville, comme pour toutes celles que nous citerons, nous renvoyons à la carte qui accompagne le douzième livre de l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, quatrième édition.

(2) Parmi les Chrétiens d'Égypte, les uns étaient de la secte Jacobite ou secte d'Eutychès, et les autres Melkhites. Ces derniers, qui professaient à-peu-près les mêmes dogmes que les catholiques romains, et qui, suivant la remarque de l'auteur, s'abstenaient de la circoncision et d'autres pratiques judaïques, ne formaient que le dixième des autres, et avaient beaucoup plus à souffrir des musulmans, à cause qu'on les soupçonnait d'avoir de l'attachement pour les Francs et pour le pape de Rome. L'auteur rapporte qu'au Vieux-Caire seulement, les chrétiens furent taxés à quatre mille pièces d'or, sur lesquelles les melkhites devaient en payer mille. Les Juifs

» ainsi qu'on parvint à équiper environ dix mille
» hommes, qui prirent aussitôt le chemin de Da-
» miette. Mais la plupart étaient un ramas de vaga-
» bonds et de gens sans aveu; en route ils se livrèrent
» aux plus grands excès; ils détruisirent les églises et
» les chapelles; lorsqu'ils arrivèrent au camp, le sul-
» tan faisait livrer une attaque contre les chrétiens.
» C'était un *dimanche des Rameaux* (1), et chose re-
» marquable, tous ceux qui avaient pris part à cette
» dévastation, tombèrent sous le fer des chrétiens;
» le reste prit la fuite et arriva au Caire sur des bar-
» ques, dans l'état le plus misérable. »

« Un nouvel assaut qu'on livra peu de tems après,
» ne réussit pas mieux. Les Francs s'étaient entourés
» d'un mur flanqué de bonnes tours, où l'on veillait

---

furent taxés à six cents pièces d'or. Ce furent les prêtres qui répartirent cette somme sur leurs ouailles. C'était ordinairement à l'église qu'on faisait payer à chacun sa quote part. Il résulta de là, suivant notre auteur, que beaucoup de chrétiens se dispensèrent pendant quelque temps d'aller à l'église; et comme il fallait pourtant que la somme exigée fut payée, on fut obligé d'envoyer solliciter la charité des chrétiens des montagnes et des lieux sablonneux. Il n'y eut pas de monastère, même dans les provinces les plus éloignées, qui ne fût mis à contribution.

(1) زيتون. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires; mais il est déterminé par les passages correspondans des auteurs latins. Au reste le mot en lui-même signifie *olivier*, et fait allusion à l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem, au jour où les rues furent, sur son passage, jonchées de branches d'oliviers. Par une dénomination analogue, les chrétiens syriens se servent du mot شعانين, qui signifie *branches de palmier*.

» comme dans une place de guerre. Ils occupaient » à la fois la rive occidentale et la rive orientale, et » un pont de bateaux jeté sur le fleuve, assurait les » communications entre les deux camps. Le même » pont ôtait aux musulmans tout accès par eau vers » Damiette (1). De loin on voyait les maremmes » chrétiennes surmontées de leurs tours s'avancer » jusqu'au pied des remparts de la place. La ville » était attaquée par eau et par terre, et ne recevait » pas de secours. Le sultan voulant procurer du sou- » lagement à la garnison, forma le dessein de mettre » à sec la branche du Nil qui baigne Damiette, et de » faire couler les eaux d'un autre côté; par ses ordres » une forte digue fut élevée du coté de Zéfité, là où » s'opère la séparation des branches du fleuve. Mais » bientôt, l'eau s'élevant à une hauteur prodigieuse, » vint frapper la digue et en dispersa les débris. »

« Pendant ce tems, les attaques continuaient contre » Damiette. Les chrétiens pressaient la ville de jour » et de nuit, par eau et par terre, et le sultan les » pressait à son tour. Dans une de ces attaques, les » Francs essuyèrent un échec considérable. On fit » plus de quatre cents de leurs cavaliers prisonniers; » plus de mille d'entre les fantassins furent tués. Un » pigeon apporta la nouvelle de cette victoire au » Caire; aussitôt l'on tapissa les rues et le peuple se

---

(1) M. Hamaker, quoique privé des ressources que nous offrons ici, a déjà éclairci, avec beaucoup de sagacité, les faits dont il est ici question. Voyez sa *Dissertation*, pag. 102, note 52.

» livra à la joie. La plupart des chrétiens pris en cette » occasion, furent amenés au Caire et promenés par » toute la ville. A l'égard des chefs, le sultan les re» tint auprès de lui, pour essayer si par leur moyen, » il pourrait en venir à un accommodement. Il y eut » à ce sujet plusieurs pourparlers, et l'on fut sur le » point de se mettre d'accord. Le sultan offrait de » rendre Jérusalem avec toutes les villes chrétiennes » conquises par Saladin ; mais les Francs ayant reçu » d'Occident de nouveaux secours, rompirent les » conférences (1) et l'on recommença les hostilités »

Makrizi rapporte qu'en ce moment la ville était dans une grande extrémité. On ne pouvait rien y introduire par terre, et par eau, on courait les plus grands dangers ; car les vaisseaux chrétiens occupaient le lit du fleuve et les vaisseaux musulmans n'étaient pas en état de leur disputer le passage. On recourait à toute sorte de moyens pour tromper la vigilance des Francs. La sœur d'un des émirs qui étaient dans la ville, imagina de remplir la peau d'un chameau de volailles, de légumes, de fruits et de toutes sortes de comestibles ; elle enferma le tout ensemble, et le jeta dans le Nil. Ce moyen ayant réussi, elle recommença à plusieurs reprises ; mais les Francs, s'en étant aperçus, redoublèrent de précautions et ne laissèrent plus rien passer. Les vivres devinrent si chers, qu'un œuf de poule se vendait plusieurs pièces d'or. Une vache

(1) De leur côté, les auteurs chrétiens rejettent la faute sur les musulmans. Voyez la *Chronique*, déjà citée, *des podestats de Reggio*.

valait huit cents pièces d'or ; une poule en valait trente ; une livre de sucre, cent-quarante. Il en coûtait quarante pièces d'argent, pour avoir une outre d'eau. Le sucre finit par se vendre au poids d'une pierre précieuse. Dans ces circonstances, le sultan tira de grands secours d'un Syrien appelé Schamaïl. Ce Syrien allait à la nage du camp à la ville et de la ville au camp, et instruisait le sultan de l'état des choses (1). Pour le récompenser, le sultan lui donna plus tard, le commandement du Caire.

Sur ces entrefaites, on usait de sévérité dans toute l'Égypte, pour faire armer la population. « Au Caire » et au vieux Caire, suivant l'historien des patriar» ches d'Alexandrie, on fit une levée en masse. Des » hommes allaient par les rues, une sonnette à la » main, et ordonnant à tous de partir. Les portes » de ces deux villes furent fermées. On était si troublé, » que personne ne s'occupait plus d'affaires. On ne » songeait qu'au danger présent. Ce fut au point que » le froment, qui la veille se vendait fort cher, baissa » tout-à-coup, faute d'acheteurs. Dans le premier » moment, on ne pensa pas aux chrétiens et aux juifs. » Mais bientôt, le commandant du Caire fit arrêter

(1) Novaïri a aussi parlé d'autres nageurs musulmans qui franchissaient la flotte chrétienne, à travers tous les obstacles; mais il ajoute qu'à la fin les Francs s'en étant aperçus, étendirent sur le fleuve des cordes et des filets où les nageurs se trouvèrent pris. C'est à ce sujet qu'un auteur latin a appelé les Francs *pêcheurs d'hommes*. Voyez la *Dissertation* de M. Hamaker, page 106.

» les chrétiens les plus riches, pour leur arracher de » l'argent. Cet exemple fut suivi par le commandant » du vieux Caire, de manière qu'il n'y eut personne » qui ne se ressentît de ces tems de tribulations et » de peines »

« Cependant le sultan se disposant à livrer un nou» vel assaut, fit venir du Caire une immense quan» tité de pots et de vases de toute espèce, afin de » combler les retranchemens des chrétiens. Il devait » commander en personne l'attaque du camp de la » rive occidentale, pendant que son frère Malek» moadam (1) combattrait sur la rive opposée. Mais » au moment d'en venir aux mains, les Francs épou» vantés demandèrent à négocier. On entra donc en » conférences. Sur ces entrefaites, les chrétiens répa» rèrent leurs fossés et leurs retranchemens, après » quoi on reprit les hostilités. Le sultan reconnut » alors que la force seule pourrait chasser les chré» tiens. Il se hâta de renvoyer son frère en Syrie, » afin qu'il lui amenât de nouveaux secours. Pour lui, » il se prépara à de nouveaux efforts. Mais la ville » était à la dernière extrémité. Malek-moadam, en » se mettant en marche, s'habilla de deuil et mani» festa la plus grande tristesse. Les chrétiens s'étaient » partagés en deux corps ; l'un tenait tête au sultan, » l'autre harcelait la ville. »

(1) L'auteur fait mention de Malek-faïz ; mais ce doit être par erreur, puisqu'il a déjà été dit que Malek-faïz avait été renvoyé en Syrie, et que c'était le prince de Damas qui demeura auprès du sultan

Dans ces conjonctures, un des émirs de la garnison nommé Djemal-eddin, qui avait inutilement jusque-là prodigué les marques de courage, se hazarda à écrire une lettre au sultan. Cette lettre était en vers et fut envoyée au bout d'une flèche; elle nous a été conservée par Makrizi; la voici : (1)

» O mon souverain, la ville de Damiette, dont les créneaux sont renversés et les fondemens presque arrachés,

» T'envoie le plus sincère des complimens, avec un salut aussi suave que le musc, dont le moindre morceau, comme le plus gros, a son parfum.

» Elle t'adresse ces mots de loin; mais tu l'entendras aussi bien que si tu étais son voisin et son hôte.

» *O Roi*, te dit-elle, *qui n'as pas d'égal ni de pareil sur la terre ;*

» *Cette lettre te dira sur ma situation, ce que je ne puis te dire moi-même.*

---

(1) Ces vers sont de la même mesure que les précédens.

يا مالكى دمياط ثغر هدمت | شرفاته كادت تجث اصوله
يقربك من اركى السلام تحية | كالمسك طاب دقيقه و جليله
ويقول عن بعد وانك سامع | حتى كانّك جاره و نزيله
يا ايها الملك الذى ما ان يرى | بين الملوك شبيهه وعديله
هذا كتاب موضح من حالتى | ما ليس يمكننى لديك اقوله

» Je viens me plaindre en son nom du cruel ennemi qui l'a entourée de toute part avec sa cavalerie et la multitude de ses braves.

» Tout accès vers elle est fermé par terre ; par eau les flottes ont de la peine à y introduire du secours.

» Son humiliation s'est manifestée sur ses tours, aussi bien que sa douleur, ses larmes et ses angoisses.

» Ah ! si elle le pouvait, elle viendrait se précipiter à tes pieds ; mais toute issue lui est fermée.

» Le médiateur à qui elle a recours pour obtenir ce qu'elle demande, c'est la religion de Dieu, de ses créatures et de son prophète.

» Voilà que ses maux sont parvenus à leur dernier terme ; ses infirmités se sont aggravées, ses plaies ont épuisé ses forces.

» Il ne lui reste qu'un petit soufle, c'est de toi qu'elle attend sa guérison.

اشكو اليك عدوّ سُوء احدقت | بجميعه فرسانه وخيوله
فالبرّ قد منعت اليه طريقُه | والبحر عزّ لنصرة اسطولُه
فخضوعه بادٍ على ابراجه | وحنينه وبكاوه وعويله

ولو استطاع لامر[لامن؟] بابكِ لايّذا | لكنه سُدّت عليه سبيله
ورسولُه فى ان تجيب دعاه | دينُ الاله وخلقه ورسوله
فقد انتهت ادواوُه وتحكمت | علّاتُه ونحا عليه نحوله

وبقت له رمق يسير ويرتجى | ان يشتفى لمّا دعاك عليلهُ

» Prends sa défense et celle des tiens, et délivre-la d'un mal que toi seul peut faire cesser.

» Dieu t'a comblé de l'abondance de ses grâces. Une petite partie de ces grâces suffira pour la délivrer.

» Toute excuse que tu apporterais pour te dispenser de prendre en main la cause de Dieu et de sa religion, serait rejetée des musulmans.

» Damiette a les yeux tournés vers toi, et ne cesse de répandre des larmes.

» Si tu tardes de la secourir, sa verdure se desséchera, sa langueur se découvrira.

» L'Alcoran y perdra tout crédit, la croix s'y déploira et l'Évangile retentira dans ses murs.

» On y entendra le bruit de la cloche; les louanges de Dieu ne viendront plus frapper les oreilles des vrais croyans.

فاحرس حماك بعزمة تشفى بها | داء لمثلك يرتجى تعليله
فالله اعطاك الكثير بفضله | ورضاه من هذا الكثير قليله
فالعذر فى نصر الا له ودينه | ما ساغ عند المسلمين قبوله
والثغر ناظِرَةٌ اليك مُحدِّق | ما ان يُمَلّ من الدموع هموله
ولئن قعدت عن القيام بنصره | جَفّت نضارته وبانَ ذبوله
ووَهَتْ قُوىَ القرآن فيه ورفعت | صلبانه وتلى به انجيله
وعلا صدا الناقوس فى ارجايه | وخُفِى على سمع الورى تهليله

» Tel est en vérité son état et sa situation dans le plus grand détail.

» Pourquoi en dire davantage? C'est à toi, ô enfant de race illustre, de lui porter aide.

» Justifie l'espérance qu'on met en toi, ô toi qui n'as jamais déçu personne.

» Fais-toi pour le jour de la résurrection un trésor de bonnes actions; c'est Dieu qui t'en donnera la récompense; c'est Dieu qui s'en fait garant... »

Le sultan touché de ces paroles, résolut de faire un dernier effort. Au rapport de l'historien des patriarches d'Alexandrie, il se hâta d'écrire de nouveau au Caire et au vieux Caire, pour que tous ceux qui n'avaient pas encore pris les armes le fissent sur-le-champ. Soixante-dix courriers furent envoyés à la fois pour faire exécuter le même ordre dans toute l'Égypte; mais déjà Damiette ne laissait plus d'espoir. La plus grande partie des habitans avait péri dans les combats, ou avait été moissonné par les maladies, et la ville manquait de défenseurs. En vain le sultan

---

هذا وَحقِكَ وصْفُ صورة حاله | حقّا وجملتهِ وذا تفصيله
وكفاك يا ابن الاكرمين فانّه | اضحى عليك من الورى تعديلَه
حَقِّق رجاً فيك يا من لم يخب | ابدا لراجى جوده تاميله
واذخر ليوم البعث فعلا صالحا | الله ضامن اجره وكفيله *

essaya d'y introduire, pendant la nuit, sept cents hommes de ses meilleures troupes. Ils furent surpris au milieu des retranchemens de l'ennemi, et presque tous massacrés. Enfin, les remparts n'étant plus défendus, les chrétiens entrèrent sans résistance. On était alors au mardi 8 de hatour, ou 24 de schaban (4 novembre.)

On lit dans Makrizi, qu'au moment de la prise de la ville, presque tous les habitans, en état de porter les armes, au nombre de vingt mille, avaient péri. Les bras manquaient pour enterrer les morts. Il en coûtait quarante mitskals pour se faire enterrer. Les rues étaient jonchées de cadavres. Ceux qui vivaient n'avaient plus la force de se remuer. Aussi, l'historien des patriarches d'Alexandrie a-t-il eu soin d'observer que la conquête de Damiette fut moins due à la bravoure des chrétiens qu'à l'extinction de la garnison. Le même auteur ajoute, que les Francs durent trouver dans la ville d'immenses richesses : l'or et l'argent y étaient amoncelés par quintaux. Le commerce y était florissant, et d'ailleurs Damiette passant pour imprenable, les émirs et les gens riches avaient cru y mettre leurs richesses en sûreté.

Au reste, les auteurs arabes n'ont donné que très-peu de détails sur l'occupation de Damiette. Makrizi se contente de dire que les Francs, en y entrant, se livrèrent à toutes sortes d'excès, et qu'ils *passèrent les bornes*. Le même auteur, après avoir ajouté que la grande mosquée fut convertie en église, a remarqué qu'entre la prise de Damiette, et la descente des

Francs sur les côtes d'Égypte, il s'était écoulé seize mois et vingt-deux jours lunaires.

Pendant ce tems, le sultan, quoique campé à peu de distance avec son armée, ne s'était douté de rien. Si l'on en croit l'historien des patriarches d'Alexandrie, il ne s'aperçut de la prise de la ville, qu'aux croix et aux bannières chrétiennes plantées sur les remparts. Aussitôt il quitta son camp, et se retira avec ses troupes vers le midi, sur les bords du canal d'Aschmoun, dans la direction du Caire.

Terreur générale parmi les Musulmans. Marche des Croisés vers le Caire.

An 617. (1220). D'après le témoignage des historiens contemporains, les chrétiens en entrant dans Damiette, se crurent comme les maîtres de toute l'Égypte. Leur dessein était d'envahir le pays tout entier. Mais d'abord ils s'occupèrent de réparer les fortifications de la ville, et en firent leur place de guerre. Ils se rendirent pareillement maîtres de tous les lieux du voisinage. D'ailleurs, ils attendaient de nouveaux secours d'Occident; quant au sultan, il écrivait lettres sur lettres à ses frères, aux princes de sa famille, et à toutes les puissances musulmanes, pour les appeler à son secours. Malheureusement, suivant la remarque des auteurs arabes, les circonstances ne pouvaient être plus fâcheuses. C'était alors le tems des invasions de Gengis-Khan et de ses hordes sauvages. Les Tartares, après avoir subjugué presque

tout le nord de l'Asie, s'étaient approchés de la Perse, et menaçaient les provinces voisines de la Syrie. Tous les princes musulmans craignaient pour leurs propres états, et n'osaient s'engager dans une nouvelle guerre. Malek-aschraf, frère du sultan, et souverain de Khélath, dans la Grande-Arménie, était un des plus menacés. Le calife lui-même tremblait dans sa capitale.

L'historien des patriarches d'Alexandrie rapporte que, dans cette circonstance, on usa en Égypte de tous les moyens pour prévenir le danger. Comme le trésor du sultan était épuisé, le vizir fit mettre à la question tous les percepteurs des impôts et les gens de finance, pour leur arracher de l'argent. Que l'on fût musulman, juif ou chrétien, personne n'était épargné. Vainement quelques chrétiens renièrent leur religion, ils payèrent comme les autres; les cachots étaient pleins de malheureux, et plusieurs y laissèrent une partie de leurs membres. « Quel tems de désola-
» tion, s'écrie l'auteur! tout le monde était obligé de
» payer, selon ses moyens, et personne ne pouvait se
» soustraire aux poursuites; en sortant d'un danger,
» on tombait dans un pire. Jusque-là il avait été per-
» mis aux particuliers de tenir des magasins, des
» bazars, des halles, qu'on louait comme on voulait.
» C'est là que se vendaient le lin et les autres denrées.
» Il fut alors défendu de rien vendre ni de rien ache-
» ter autre part qu'au bazar du sultan, et pour y
» vendre et acheter, on eut un droit extraordinaire à
» payer. Il n'y avait pas de vexation qu'on n'imaginât

» pour extorquer de l'argent. En un mot, le peuple » était si malheureux qu'il aurait tout quitté, s'il avait » pu, pour aller s'établir ailleurs. Pendant ce tems, il » n'était bruit que de l'humanité des Francs, et » de la douceur dont ils usaient envers les vain- » cus (1). C'était surtout aux chrétiens du pays et » aux Juifs qu'on en voulait. Le vizir essaya d'abord » de détourner à son profit l'argent que les chrétiens » consacrent à l'entretien de leur patriarche. Vint » ensuite un émir qui fit mettre en prison les chré- » tiens et les Juifs du Caire connus par leur richesse, » afin de les forcer à signer des billets pour une somme » de onze mille pièces d'or. Les billets furent en- » voyés signés au sultan. Heureusement le prince eut » honte de cette conduite, et renvoya aux chrétiens » et aux Juifs leurs obligations; mais ce qu'on avait » fait au Caire, on le faisait dans toute l'Égypte. Plu- » sieurs se pendirent de désespoir, d'autres renièrent » leur religion. »

An 618 (1221). Enfin, les Francs désormais tranquilles sur la possession de Damiette, et ayant reçu de nouveaux secours d'occident, se mirent en marche pour s'avancer dans le cœur du pays. Ils prirent la route du Caire, en suivant la rive orientale de la branche du Nil qui passe à Damiette. Le sultan était alors campé avec son armée sur cette même rive, à

(1) Il ne faut pas oublier que l'auteur que nous citons, était chrétien et domicilié au Caire, et qu'il dut avoir à souffrir comme les autres des mesures rigoureuses du sultan.

l'endroit où le Nil se partage en deux branches dont la principale vient passer devant Damiette, l'autre va se perdre dans le lac de Menzalé. C'est celle-ci qu'on appelle le canal d'Aschmoun. Le sultan avait pris position dans cet endroit, au midi du canal, pour arrêter l'armée chrétienne au passage. Ce fut en cette occasion que l'on commença à y bâtir une ville. Le prince y fit élever un château pour lui et des maisons pour ses troupes; on y construisit des bains, des marchés. La nouvelle ville fut appelée *Mansoura*, c'est-à-dire la victorieuse, et elle devint en peu de tems une cité considérable. Les chrétiens passèrent successivement à Farescour, Scharmesah, Baramoun. Quand ils furent arrivés au canal, ils trouvèrent l'armée musulmane déployée sur l'autre rive, et la flotte du sultan postée au milieu du fleuve. Aussitôt la guerre recommença.

Makrizi rapporte que les chrétiens étaient au nombre de deux cent mille fantassins et de vingt mille cavaliers. Ils se montraient, dit-il, pleins d'espoir, et ne doutaieut pas du succès. Ils dressèrent leur camp sur les bords du canal, et s'entourèrent de bons retranchemens. Leur flotte côtoyait le Nil, chargée de vivres et de provisions; l'armée musulmane n'était pas moins redoutable. Des courriers envoyés dans toutes les provinces avaient appelé les guerriers musulmans à la guerre sacrée. Du Caire aux confins de la Nubie, le pays ne retentissait plus que du bruit des armes. Au Caire et au vieux Caire, on fit une levée en masse.

Dans les provinces la consternation était extrême. Voici le tableau effrayant que fait l'historien des patriarches d'Alexandrie : « La désolation était au » comble. Le peuple entier avait pris les armes. Il ne » restait plus dans les villes que les femmes, les enfans » au-dessous de l'âge de puberté et les vieillards dé» crépits. Pendant deux jours on négligea au Caire et » au vieux Caire d'ouvrir les portes. On ne trouvait » plus rien à acheter ; toutes les affaires étaient sus» pendues. Un morne silence régnait dans les rues. » On n'entendait de tems en tems que le bruit de ceux » qui allaient, une sonnette à la main, criant : *Ordre* » *à tous les Musulmans de partir sans délai ; qui-* » *conque sera trouvé ici ce soir, sera pendu.* Tout » cela n'était point une simple menace ; les gens du » guet étaient à cheval, visitant toutes les maisons, » et malheur à celui qui eût été trouvé en contraven» tion. C'était un tems de douleur et de larmes, un » tems qui n'avait pas eu d'exemple. Le Nil était alors » dans sa crue. Mais personne n'y faisait attention. » On ne s'inquiétait plus si la récolte serait bonne » ou mauvaise, on ne songeait qu'aux malheurs » présens. »

Dans ces circonstances, le sultan fit un dernier effort auprès de ses frères et de ses alliés. Son frère Malek-moadam, prince de Damas, lequel était retourné en Syrie un peu avant la prise de Damiette, fut invité à revenir promptement au secours de l'Égypte et à amener toutes les forces qu'il pourrait. Déjà Moadam avait cherché à faire diversion en Syrie, afin d'attirer

l'armée chrétienne de ce côté. Il avait fait raser les fortifications de Jérusalem et d'autres places. Il avait attaqué quelques villes chrétiennes de Phénicie. Voyant enfin qu'aucun de ces moyens ne réussissait, il fit prendre les armes à tous les musulmans de Syrie, et se disposa à marcher sur les bords du Nil. Les lettres qu'il avait écrites dans les provinces pour faire lever les musulmans, furent lues en chaire le vendredi, et on prêcha partout la guerre sacrée. Les musulmans de Syrie montraient peu d'enthousiasme; mais le prince suppléait à tout par son zèle; il appela sous ses étendarts les princes voisins, entr'autres, son frère Malek-aschraf prince de Khélath dans la Grande-Arménie. Le médiateur dont il se servit pour intéresser son frère à la cause de l'islamisme, était l'historien Ibn-Djouzi, alors imam de la grande mosquée de Damas et qui jouissait de toute la confiance de Moadam. Ibn-Djouzi eut beaucoup de peine à décider Malek-aschraf. Voici comment il raconte lui-même cette aventure (1).

« Le prince de Damas était plein d'attachement » pour son frère le sultan d'Égypte, et de zèle pour » la guerre sacrée. Aschraf au contraire était indifférent et montrait même de l'aversion pour le sultan.

(1) Le passage que nous citons ici n'est pas tiré de la chronique d'Ibn-Djouzi, laquelle est, comme on sait, intitulée *Miroir du tems*; car l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi n'est pas complet, et cette partie y manque entièrement. Nous avons emprunté ce passage de la chronique d'Aboul-Mahassen, intitulée *les Étoiles resplendissantes*.

» J'avais à cette époque quitté Damas pour suivre le
» prince à la guerre. Comme Aschraf s'était enfin
» décidé à venir avec nous en Égypte et que déjà il
» avait passé l'Euphrate, nous prîmes les devans et
» nous nous avançâmes jusqu'à Émese. Là, Moadam
» effrayé des progrès continuels des Francs et des
» hésitations de son frère, me dit : *J'ai traîné
» Aschraf comme j'ai pu ; mais voilà que la peur le
» saisit ; je crains bien que les Francs ne triomphent.
» Il est ton ami ; va le trouver et engage-le à
» presser le pas*. Je partis donc sur-le-champ,
» et arrivé auprès d'Aschraf, je lui dis: *Les mu-
» sulmans sont dans l'angoisse ; si les chrétiens pren-
» nent l'Égypte, ils pénétreront jusqu'au fond de
» l'Arabie ; ils ne laisseront pas pierre sur pierre
» à la Mecque et à Médine. Dès-lors c'en est fait
» de toute la Syrie. Allons, lève-toi et partons à
» l'instant*. Aschraf promit de le faire et je retournai
» à Émese auprès de Moadam. Je le trouvai le
» visage abattu, et n'ayant ni mangé, ni dormi de-
» puis la veille. Aschraf arriva le lendemain avec ses
» troupes. Les deux princes passèrent une partie de
» la nuit à se concerter ensemble sur ce qu'ils avaient
» à faire. Ils avaient eu d'abord l'idée d'attaquer les
» villes chrétiennes de Phénicie, entr'autres Tripoli.
» Mais comme l'Égypte était dans le plus grand dan-
» ger, on crut plus convenable de marcher sur-le-
» champ à sa défense. On se sépara dans cette ré-
» solution. Tout-à-coup, pendant qu'Aschraf dor-
» mait, son frère *passa sa chaussure* et sortant de sa

» tente comme un lion altéré de sang, il se mit à » crier aux soldats: *en avant, en avant vers Damiette*. » Aussitôt les soldats prirent leurs vêtemens et l'on » se mit en marche. Cependant Aschraf dormait » tranquillement dans sa tente. Le lendemain matin, » à son réveil, il prit un bain, puis sortit pour don» ner ses ordres. Ne voyant plus personne autour de » lui, il se douta de ce qui était arrivé et s'achemina » en silence vers l'Égypte. »

Nous avons cité ces paroles d'Ibn-Djouzi, parce qu'elles sont d'un témoin oculaire et qu'elles nous montrent parfaitement l'esprit qui régnait alors chez les musulmans. Cet auteur ne manque pas d'ajouter que la ruse employée par le prince de Damas était légitime, puisque c'était le seul moyen de sauver l'Égypte. Les états musulmans étaient alors menacés à la fois du coté de l'Occident et de l'Orient; ils étaient attaqués par les Francs et les Tartares. Mais les invasions des chrétiens étaient bien plus terribles. C'est ce qui fit qu'à la fin tous les princes musulmans de concert avec le calife de Bagdad se tournèrent contre eux. Ibn-Férat fait à ce sujet les réflexions suivantes:

« Les musulmans craignaient bien plus les Francs » que les Tartares. Ceux-ci, lorsqu'ils trouvaient » des terres à leur convenance, se mêlaient volontiers » avec les peuples vaincus. Ils se soumettaient à la » religion et aux lois du pays. Les Francs, au con» traire, cherchaient par-dessus tout à asservir les » consciences. La religion, motif de leurs guerres » lointaines, mettait une barrière insurmontable entre

» les vaincus et les vainqueurs. Ils voulaient, en » s'emparant d'un pays, anéantir les habitans et faire » triompher leur culte. Ils n'avaient point oublié » les victoires de Saladin. Au contraire, le souvenir » de leurs défaites passées les poursuivait continuel- » lement, et ils brûlaient de venger l'honneur de » leurs armes. »

Ce fut ainsi que le sultan d'Égypte rassembla des forces suffisantes pour lutter avec ses ennemis. Outre les princes ses frères, on remarquait dans son camp les princes de Hamah, d'Émesse, de Baalbec. Makrizi fait monter la cavalerie musulmane à quarante mille hommes. Quant à l'infanterie, elle était, dit-il, en nombre infini. C'était en général un ramas de peuple appelé de tous les côtés, et qui pourtant rivalisait de zèle avec les troupes réglées. Ceux qui n'avaient jamais manié les armes, étaient dressés par des émirs vieillis dans les combats ; de part et d'autre l'ardeur était égale et l'on brûlait d'en venir aux mains.

Makrizi nous apprend que les guerriers musulmans avaient conservé la gaîté presqu'inséparable des camps. Le bruit ayant couru que le roi de Jérusalem, ou plutôt comme l'appelle Makrizi, le roi d'Acre lequel commandait l'armée chrétienne, avait déjà partagé à ses lieutenans et à ses soldats les terres de l'Égypte, un plaisant fit ce distique : (1)

« On nous menace de nous donner pour maître les chrétiens d'Acre; voire ceux de Jaffa !

---

(1) يهد دونا باهل عكا | ان يملكونا واهل يافا

» D'élever au-dessus de nous, ceux qui jusqu'ici étaient au-dessous ; autant vaudrait obéir à des Grecs, plutôt qu'à ces rustres. »

Désastres de l'armée chrétienne. — Les Croisés évacuent Damiette.

Suite de l'année 618 (1221). Les chrétiens, en marchant sur Mansoura, n'avaient pris avec eux que de petites provisions. Ils ne s'attendaient pas à rencontrer d'obstacles sur la route, et d'ailleurs leur flotte les accompagnant sur le Nil, les fournissait de ce dont ils avaient besoin. Dieu le voulait ainsi, remarque Ibn-Alathir, afin de les perdre. « Le sultan, » ajoute cet auteur, leur ayant d'abord proposé la » paix, ils refusèrent les conditions les plus avanta- » geuses. Le sultan leur offrait, s'ils voulaient rendre » Damiette, et se retirer, Jérusalem, Ascalon, Tibé- » riade, Sidon, Giblé, Laodicée, en un mot toutes » les villes qu'ils avaient perdues sous Saladin, à la » réserve de Carac et de Schaubek, qui dominent sur » les sables de l'Arabie Pétrée. Les chrétiens insis- » tèrent pour avoir ces deux dernières places, et » de plus une somme de trois cent mille pièces d'or, » qui devait servir à relever les murs de Jérusalem. » Les négociations durèrent quelque tems sans qu'on » pût se mettre d'accord. »

ومن لنا ان يلو علينا | فالروم خير من الريافا*[*

[* يعني اهل الريف.

Pendant ce tems, l'armée musulmane était sur les bords du canal d'Aschmoun, recevant sans cesse de nouveaux secours du Caire et d'autres pays, et ayant sa flotte sur le Nil, à portée de la secourir. Les Francs étaient sur la rive opposée, recevant leurs provisions de Damiette, par eau et par terre. Le sultan, ne voyant pas d'autre moyen de repousser l'ennemi, forma le dessein de couper aux chrétiens leurs communications avec Damiette.

Il y avait alors du côté de l'occident un canal qui traversait l'île de Méballé, et qui venait se décharger dans le Nil entre Damiette et Mansoura. Le sultan, au rapport de Makrizi, fit porter, à dos de chameau, sur les bords de ce canal, des barques et des navires détachés par pièces. Comme le fleuve était alors dans sa crue et que tous les canaux étaient pleins, on mit les bâtimens à flot; des guerriers musulmans y montèrent; ils vinrent se placer à l'embouchure même du canal, et de là ils donnèrent la chasse aux navires chrétiens qui montaient et descendaient le fleuve (1).

(1) Voici les paroles de Makrizi: فصنع المسلمون عدّة مراكب وحملوها وهى مفصلة على الجمال الى بحر المحلّة و طرحوها فيه وشحنوها فى المقاتلة وكانت ايام زيادة النيل

Ce passage est d'autant plus important, que le fait dont il est ici question décida de la ruine de l'armée chrétienne. Cependant, faute des secours que nous offrons ici, personne n'en avait compris le sens. Il s'agissait d'abord de savoir de quel côté du Nil était le canal de Mehallé, s'il venait de l'orient ou de l'occident. M. Hamaker, trompé

Dans le même tems quelques troupes musulmanes allèrent se placer sur les derrières de l'armée chrétienne, pour intercepter ses communications par terre. En ce moment le fleuve était dans sa crue; on se hâta d'ouvrir les écluses et de couper toutes les digues et les ponts situés sur la rive qu'occupaient les

---

par le silence de nos géographes qui ne font mention d'aucun canal sur la rive occidentale du Nil, entre Mansoura et Damiette, a fait venir les vaisseaux musulmans du côté de l'orient, par le canal d'Aschmoun, le lac de Menzalé et un des nombreux canaux qui coulent entre le lac et le fleuve; le passage de Makrizi lève toute difficulté. Il est vrai que ce passage, tel que nous le rapportons, n'appartient pas à la place que nous lui donnons ici. Il fait partie du récit de la croisade de saint Louis sous la date de 647 de l'hégire (1250 de J.-C.). Mais les deux expéditions ayant été soumises aux mêmes circonstances et suivies des mêmes résultats, on peut sans crainte appliquer à l'une ce qui est dit de l'autre. Ainsi le canal dont il est ici question venait du côté de l'occident. Il était appelé canal de Mehallé du nom de la contrée qu'il traversait (l'ancien Delta), laquelle est ainsi désignée par tous les auteurs du moyen âge. Ce canal n'était pas celui qui passe dans la grande ville de Mehallé, mais une simple dérivation du canal principal, et d'après le témoignage de l'historien des patriarches d'Alexandrie, il venait se décharger dans le Nil en face de Baramoun. *Voy.* la nouvelle carte qui accompagne le douzième livre de l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, tome III, quatrième édition. Les géographes ont négligé de l'indiquer, parce qu'il ne coulait qu'une partie de l'année, et que, hors le temps de l'inondation, il était à sec Il paraît même que son lit se formait d'une multitude de ruisseaux, et qu'il n'était navigable que près de son embouchure, c'est ce qui fait que tous les auteurs qui en ont parlé, ont eu soin d'ajouter que le Nil était alors dans sa crue. Maintenant on pourra suivre sans difficulté le récit de cette croisade et de celle de saint Louis, et lire avec plus de fruit Olivier Scholasticus, qui bien qu'en général très-exact avait besoin d'être éclairci par les auteurs orientaux.

chrétiens. En peu de tems les Francs se trouvèrent sans aucune ressource ; le pays était inondé ; la route entre leur camp et Damiette était interceptée ; ils ne recevaient plus rien par le Nil ; leurs provisions s'épuisèrent. C'est alors, qu'au rapport d'Ibn-Alathir, *leur honte fut à son comble ; leurs ames s'avilirent, leurs cœurs s'abaissèrent et le diable les abandonna.*

Privés de tout espoir de secours, ils se disposèrent à se retirer, et, mettant le feu à leur camp, ils reprirent le chemin de Damiette ; mais, arrivés à Baramoun, ils se trouvèrent comme au milieu d'un déluge ; déjà le pays était entièrement submergé ; dans le même tems ils avaient à repousser les efforts du sultan, qui avait fait jeter un pont sur l'Aschmoun, et les poursuivait avec vigueur. Vainement, ils tâchaient de se serrer les uns contre les autres ; ils furent attaqués par devant (1), par derrière, sur les flancs, sans pouvoir trouver d'issue ; pour surcroît de malheur, une de leurs galères, qui venait, avec d'autres *petits bâtimens* (2), pour leur apporter des vivres,

(1) Si on en croyait Ibn-Alathir, ce ne serait qu'ici que Malek-moadam, prince de Damas, et les guerriers de la Syrie auraient pris part à la guerre contre les Francs. Cet auteur suppose que ce prince n'arriva qu'après tous les autres, et au moment où les chrétiens avaient déjà commencé leur retraite. Mais le récit déjà cité d'Ibn-Djouzi prouve le contraire. D'ailleurs il a été dit que des troupes avaient été envoyées par le sultan sur la route de Damiette sur les derrières de l armée chrétienne.

(2) حراقة en arabe. Ce mot, très-fréquent dans les chroniques arabes du moyen âge, y est toujours pris dans le sens de barques, de

tomba au pouvoir des musulmans. Alors ils demandèrent la paix, et offrirent de rendre Damiette, moyennant la vie sauve.

Dans ces circonstances, au rapport de Makrizi, plusieurs émirs égyptiens, ainsi que les frères du sultan, étaient d'avis de n'accorder aucun quartier aux chrétiens. Ils représentèrent que les Francs étant infidèles, on n'était tenu à rien; qu'en les arrêtant tous prisonniers, on terminait la guerre d'un seul coup, et l'on s'emparait non-seulement de Damiette, mais de toutes les places qu'ils possédaient encore en Syrie; à quoi le sultan répondit : « Nous ne tenons « pas ici tous les Francs; quand nous exterminerions » tous ceux qui sont dans leur armée, nous ne serions » pas pour cela maîtres de Damiette. Dans l'état où « les Francs ont mis cette ville nous ne pourrions la » prendre qu'à la longue, et après de nombreux com» bats (1). Dans l'intervalle, il viendrait de nouvelles » armées de l'occident; nous serions plus menacés

---

chaloupes, de bateaux, de canots. Nous nous contenterons de citer en preuve le passage d'Aboulféda, où il est dit que le calife Amin, fils d'Haroun-alraschid, aimait à prendre sur le Tigre le plaisir de la promenade dans des bateaux de ce genre construits en forme d'aigle, de lion, etc. *Voy.* les Annales d'Aboulféda, t. II, p. 106. *Voy.* aussi à la p. 104 et au tom. IV, p. 510. Cependant jusqu'ici on a traduit ce mot par *brûlot*, comme s'il dérivait de la racine arabe حرق qui signifie *brûler*. Ce mot ne paraît pas d'origine arabe.

(1) L'historien des patriarches d'Alexandrie dit qu'en ce moment les chrétiens étaient encore au nombre de quatre-vingt-dix mille, et que Damiette avait été entourée de sept fossés, et d'autres fortifications dont la vue seule faisait trembler.

» que jamais. Considérez, d'ailleurs, que cette guerre « dure depuis plus de trois ans, et que les peuples « sont épuisés. » A ces mots tous se rangèrent de l'avis du sultan, et il fut convenu que les chrétiens pourraient se retirer; seulement, on promit de se donner mutuellement des otages, jusqu'à la reddition de Damiette. On était alors au 7 de redjeb (28 août.)

Les chrétiens remirent vingt otages, entre lesquels on remarquait le roi Jean de Brienne et le légat du pape. Au nombre de ceux que leur donna le sultan, était son fils Malek-saleh, sultan lui-même dans la suite, et alors âgé de quinze ans. Aussitôt les communications s'établirent entre les deux nations. L'historien des patriarches d'Alexandrie parle avec admiration de la manière noble et généreuse avec laquelle le sultan traita les chrétiens : il fit envoyer à leur camp du pain, des grenades, des melons, et permit aux gens du pays de les fournir de tout abondamment; en un mot, le camp ennemi devint tout-à-coup comme un marché où l'on trouvait toutes les commodités de la vie. La route de Mansoura à Damiette était alors submergée sous les eaux. Comme l'armée chrétienne était toujours menacée par l'inondation, le sultan fit jeter un pont sur le Nil, et elle se retira par la rive occidentale; ceux qui aimèrent mieux aller par eau furent reçus sur des navires qui descendirent le fleuve. Un des frères du sultan était avec eux, chargé de les pourvoir de tout. On eut aussi les plus grands égards pour les otages chrétiens. Lorsque le

sultan leur donna audience, les princes ses frères, et les officiers de sa maison se tinrent debout par respect. L'auteur ajoute que cette cérémonie dut en imposer beaucoup aux chrétiens.

Le roi surtout fut comblé de marques de politesse. Aussi, dit l'auteur, il s'établit désormais entre lui et le sultan une liaison sincère et durable. Tant qu'ils vécurent, ils ne cessèrent de s'envoyer des présens et d'entretenir un commerce d'amitié.

Dès que Damiette eut été rendue aux musulmans, les otages de part et d'autre furent mis en liberté. On convint ensuite d'une trève de huit ans, et il fut décidé qu'on se renverrait mutuellement les prisonniers. Au nombre des prisonniers chrétiens, il y en avait dont la captivité durait depuis le règne de Saladin, c'est-à-dire, depuis plus de trente ans. Tous furent mis en liberté. Le traité fut juré par le sultan ainsi que par ses frères et tous ceux d'entre les émirs qui étaient seigneurs de fiefs. Les chefs de l'armée chrétienne jurèrent aussi.

Telle fut l'issue de cette croisade qui semblait menacer toutes les puissances musulmanes d'Égypte et de Syrie. Les auteurs arabes contemporains n'ont pu dissimuler leur joie de cet événement. « Ce qu'il » y eut de plus admirable, dit à ce sujet Ibn-Alathir, » c'est qu'à peine les musulmans eurent pris posses- » sion de Damiette, il arriva aux chrétiens de nou- » veaux secours d'Occident (1). Si ses secours, ajoute-

(1) L'historien des patriarches d'Alexandrie dit que c'étaient qua-

» t-il, étaient venus plus tôt, nul doute que les » Francs n'eussent cherché à se défendre dans Damiette. » Ainsi s'accomplit la volonté de Dieu. La ville était » aussi bien située que possible. Les Francs y avaient » ajouté de nouvelles fortifications; en un mot, elle eut » pu passer pour imprenable. Les musulmans s'étaient » d'abord résignés, pour y rentrer, à sacrifier toutes » les villes chrétiennes de Palestine et de Phénicie » conquises par Saladin, et cependant ils recouvrè- » rent Damiette sans qu'il leur en coûtât le moin- » dre sacrifice. Ainsi Dieu leur accorda une vic- » toire au-dessus de leurs espérances. Louanges à » Dieu qui vint au secours de l'islamisme dans ces » tems d'infortune. Les Francs avaient occupé Da- » miette pendant vingt-deux mois et quelques » jours. »

Telle est la manière dont les auteurs arabes ont raconté cette expédition. L'historien des patriarches d'Alexandrie cite de plus une circonstance qui sert à jeter du jour sur la malheureuse situation de l'armée chrétienne. Nous allons répéter ce qu'il dit; on verra qu'il est conforme à ce qu'ont raconté quelques uns des écrivains latins du tems.

L'historien des patriarches d'Alexandrie, après avoir vaguement accusé les chefs de trahison, finit

---

rante-cinq galères envoyées par l'empereur Frédéric II, lesquelles apprenant ce qui était arrivé, remirent aussitôt à la voile. Les auteurs latins ont parlé de ces galères.

par rejeter toute la faute sur le légat du pape (1) qui avait prétendu conduire cette guerre et s'exprime ainsi: « Après la prise de Damiette par les Francs, le roi » proposa de s'arrêter dans cette ville, en attendant » les secours qui devaient venir d'Occident. *Atten-* » *dons*, dit-il au légat, *les renforts que nous a promis* » *l'empereur d'Allemagne; jusque là dussions-nous* » *rester ici mille ans, nous ne devons pas nous presser.* » *Que risquons-nous? Quand l'ennemi viendrait* » *nous attaquer en aussi grand nombre que les sables* » *de la mer, nous n'avons rien à craindre. D'ailleurs* » *nos ennemis n'ont-ils pas leurs querelles particu-* » *lières, leurs intérêts personnels? Le plus long-* » *tems qu'ils pussent tenir devant nos remparts,* » *ce serait deux ou trois mois. Ils ne pourraient rien* » *mettre à fin, et ils se retireraient aussi peu avancés* » *qu'auparavant. Pendant ce tems, nous aurons pris* » *de nouvelles forces; nos desseins seront mieux* » *concertés et l'ennemi sera faible et sans courage.* » *Croyez-moi, ne nous pressons pas. Quand nous* » *mettrions vingt ans à la conquête de l'Égypte,* » *ce ne serait pas de trop.* A ces mots, le légat » ne put retenir sa colère et accusa le roi de trahison. » Le roi reprit: *Eh bien! je vous suivrai, et si telle* » *est la volonté de Dieu, je m'y résigne.* On se mit » donc en marche. Quand on fut arrivé à Schar-

(1) Il le nomme الكات mot qui n'est autre que le latin *legatus*.

» mésah, le roi dit au légat : *Croyez-moi ; arrêtons-*
» *nous ici pendant une année, afin de donner aux*
» *flottes d'Occident le tems d'arriver. En attendant*
» *nous nous entourerons de bons retranchemens ;*
» *nous ensemencerons les terres des environs et nous*
» *nous préparerons à une attaque vigoureuse. La mul-*
» *titude qu'on a rassemblée contre nous se dispersera.*
» *En deux jours nous serons maîtres du Caire.* Mais
» le légat cria encore à la trahison. *Quant à moi*, ajou-
» ta-t-il, *je veux être d'ici à quelques jours maître*
» *du Caire.* On se remit donc en route. Arrivé à
» Baramoun, en face de l'embouchure du canal de
» Mehallé, à l'endroit où déjà quelques barques
» musulmanes s'étaient postées pour inquiéter les
» navires chrétiens, le roi dit au légat : *Si vous*
» *m'en croyiez, avant d'aller plus loin, nous déta-*
» *cherions quelques-unes de nos galères pour don-*
» *ner la chasse à ces brigands. La navigation du*
» *Nil deviendrait tranquille et nous serions en sû-*
» *reté.* Or, au nombre des galères dont parlait le
» roi, était celle du légat, vaisseau colossal avec le-
» quel ce prélat était venu à cette expédition (1).
» Le légat irrité répondit : *Par ma foi, ma galère*
» *ne s'arrêtera qu'en face du Caire* (2). *Eh bien*, ré-
» partit le roi, *menez-moi où vous voudrez ; vous*

(1) Les auteurs latins ont parlé de cette galère qu'ils comparent à une citadelle.

(2) Ou plus littéralement : *Je ne calerai les croix qui dominent le mât de ma galère qu'en face du Caire.*

» verrez ce qui arrivera. » Et il arriva que l'armée chrétienne, pour avoir refusé des conditions très-avantageuses, se mit dans une situation désespérée, et put à peine se retirer la vie sauve.

Effet de cette Croisade en Orient.

Suite de l'année 618. (1221) Les auteurs arabes s'accordent à dire que l'issue de cette guerre causa une joie générale chez les musulmans. Plus leur crainte avait été grande, plus leur joie dut l'être aussi. Le jour de la rentrée du sultan dans Damiette fut comme un jour de fête. Son entrée au Caire eut l'air d'un triomphe. Depuis long-tems on n'avait pas vu une pompe pareille. Le Caire et le vieux Caire furent illuminés. Les rues se tapissèrent d'étoffes magnifiques. Le sultan s'avança au milieu d'une foule immense et au bruit des instrumens de musique. Toute la population était accourue à ce spectacle (1).

Vers le même tems, le Sultan fit avec ses frères

(1) Il est à regretter que les auteurs orientaux n'aient donné aucun détail plus particulier sur ces sortes de fêtes. On aurait pu les comparer à ce qui se passe d'analogue chez nous. Le même silence se fait remarquer à toutes les époques des croisades. On n'en doit pas être surpris : les écrivains nationaux croient inutile d'insister sur des choses qui sont à la portée de tout le monde. Pour avoir une idée de ces fêtes que les Arabes appellent *ziné*, c'est-à-dire *décoration*, il faut recourir aux étrangers. Voy. les diverses relations de nos voyageurs, entre autres celle de Jean Thévenot. T. III, p. 123 et suiv.

et ses courtisans une partie de plaisir. C'était en réjouissance des succès précédens. Nous citerons à ce sujet, le récit de Makrizi. On y verra quel était alors l'esprit des musulmans, leurs amusemens, leurs mœurs particulières. Mais d'abord pour entendre ce qu'on va lire, il faut savoir que le sultan s'appelait Malek-kamel Mohammed ; ses deux frères, le prince de Damas et celui de Khélath dans la Grande-Arménie, Malek-moadam Issa et Malek-aschraf Moussa. Or, les noms de Mohammed, Issa et Moussa sont les mêmes que ceux de Mahomet, Jesus et Moïse. La différence du moins pour les deux derniers n'est que dans la manière de les écrire, laquelle est particulière aux mahométans. Il faut encore observer, qu'en Orient, la religion étant, sur certains points, beaucoup moins rigide que chez nous, il est à peu près permis à chacun de posséder la femme qu'il veut. On recherche surtout celles qui excellent dans la danse, le chant, la musique et l'improvisation des vers. Cela connu, on ne sera plus étonné que chacun des trois princes eût sa maîtresse.

Makrizi rapporte que dans cette partie de plaisir, Aschraf, autrement appelé Moussa, dit à la sienne, appelée la dame Fakr, de chanter quelque chose de nouveau, ce qu'elle fit en s'accompagnant sur son luth. Voici le distique qu'elle improvisa et mit en musique. Il était analogue à la circonstance. (1)

---

(1) Ce distique et les autres vers qui furent improvisés en cette oc-

« Comme le Pharaon d'Acre (le roi de Jérusalem), emporté par sa folie, s'avançait en Égypte, et se préparait à faire le mal sur la terre. »

« Moïse (Moussa) est venu à lui, et de la verge qu'il tenait à la main, il l'a englouti dans les flots avec ses soldats, les uns sur les autres. »

Par ces vers, la dame Fakr faisait allusion à l'état où se trouva l'armée de Pharaon, lorsqu'elle fut submergée dans la mer rouge, et désignait aussi l'état de l'armée chrétienne, qui courut un moment le même danger (1). L'allusion était d'autant plus délicate que la dame Fakr semblait attribuer à Aschraf

casion ont été rapportés par M. Hamaker, mais avec quelques différences; ils sont de la *mesure longue* البحر الطويل.

ولما طغى فرعون عكا بغيّه | وجاء الى مصر ليفسد في الارض
اتى نحوه موسى و في يده العصا | فاغرقهم في اليمّ بعضا على بعض *

(1) Il est singulier que Voltaire, qui assurément n'avait pas lu les auteurs arabes, et qui, dans ce qu'il dit de l'Orient, a commis quelques erreurs graves, se soit précisément rencontré ici avec Makrizi. Voici comment il s'exprime dans son *Essai sur les mœurs*, ch. LVII : « Les chrétiens furent engagés dans deux bras du Nil, précisément au tems où ce fleuve, qui nourrit et défend l'Égypte, commençait à se déborder. Le sultan, par des écluses, inonda leur camp. D'un côté, il brûla leurs vaisseaux; de l'autre côté, le Nil croissait et menaçait d'engloutir leur armée. Elle se trouvait dans l'état où l'on peint les Égyptiens de Pharaon quand ils virent la mer prête à retomber sur eux. »

seul tout l'honneur de ce triomphe. Aussi Aschraf, ne pouvant contenir sa joie, frappa des mains et dit à sa maitresse de recommencer. Mais le sultan fut piqué du sens de ces paroles; il ordonna à la dame Fakr de se taire, et se tournant vers la sienne, il lui dit : « Allons, chante-nous aussi quelque chose. » Aussitôt celle-ci prit son luth et chanta ces vers: (1)

« Accourez, nations infidèles ; venez voir ce qui se passe ici d'inoui. »

« Eh! serviteurs de Jésus, je vous prends à témoins! Jésus et son peuple et Moïse avec eux, combattent pour Mahomet. »

Ce distique restituait au sultan, désigné ici par son nom de Mahomet, l'honneur des succès qu'on venait de remporter, et ses deux frères, Moussa et Issa, n'étaient plus présentés que comme ses auxiliaires et ses subordonnés. Le sultan fut si joyeux de ces vers, qu'il fit présent de cinq cents pièces d'or à sa maîtresse. Il donna la même somme à celle de son frère. Ensuite

---

(1) Ces vers sont de la mesure longue, mais avec quelques irrégularités.

يا اهل دين الكفر قوموا لتنظروا ا لما قد جرا في وقتنا وتجددا

اعباد عيسى إنّ عيسى وقومه ا وموسى جميعا ينصرون محمدا

le cadi de Gaza qui était aussi de la fête, et que Makrizi traite de spirituel, se leva et dit (1) :

« Le Dieu des créatures vient de nous accorder une victoire insigne, éclatante, des graces et une gloire nouvelle. »

« La face du tems s'est déridée pour prendre un air de jubilation ; le visage de l'impiété s'est obscurci et a pris une couleur sombre. »

« Tandis que la vaste mer (la Méditerranée) s'avançait vers nous avec ses enfans coupables (les chrétiens d'Occident), et qu'elle vomissait leurs vaisseaux sur nos côtes ; à peine se sont-ils montrés »

« Que les enfans de l'islamisme ont aiguisé et fait luire leur courage de l'éclat d'une épée nue. »

« En un moment, vous n'auriez plus vu que membres et cadavres étendus par terre, ou captifs dans les fers. »

---

(1) Ces vers sont de la mesure longue.

حبا نا اله الخلق فتحا لنا بدا | مبينا وانعاما وعزا مجدَّدا
تهلّل وجه الدهر بعد قطوبه | واصبح وجه الشرك بالظلم اسودا
ولما طغى البحر الخضمّ باهله الطغاة | واضحى بالمراكب مذ بدا
اقام لهذا الدين من سلّ عزمه | صقيلا كما سل الحسام مجردا
فلم تر الا كل شلو مُجدَّلٍ | ثوى منهم او من تراه مقيّدا

« A ce spectacle, le nature a jeté un cri de douleur, et la terre a retenti de ce vers qui sera entendu d'un bout du monde à l'autre :

« *Eh! serviteurs de Jésus, je vous prends à témoin; Jésus et son peuple et Moise avec eux combattent pour Mahomet* (*). »

Les poètes n'oublièrent pas une si belle occasion de se distinguer. Makrizi en cite plusieurs dont la verve s'anima à de si grands événemens. Nous rapporterons d'après lui le fragment suivant, qui appartenait à un Syrien appelé Scherf-eddin (1)

ونادى لسان الكون فى الارض رافعا | عقيرته فى الخافقين ومنشدا

اعباد عيسى انّ عيسى و حزبه | وموسى جميعا ينصران محمدا *

(*) M. Hamaker confondant la partie de plaisir où ces vers furent composés avec l'audience solennelle que le sultan donna au roi de Jérusalem et aux otages chrétiens, a cru que ces vers furent récités en présence même du roi; d'où il conclut que les chrétiens durent être bien mortifiés. Mais d'abord Makrizi ne dit rien de semblable. D'ailleurs, le caractère de douceur bien connu du sultan prouve qu'il était incapable d'insulter ainsi au malheur. Enfin, ce qui lève toute incertitude, c'est que les chrétiens louèrent au contraire le prince d'avoir, par un édit terrible, défendu à ses sujets de se *moquer d'eux*, *de leur faire des reproches et de lever devant eux la tête en signe de dérision*. Voy. ce fait curieux et beaucoup d'autres analogues dans Olivier Scholasticus, p. 1442.

(1) Ce Scherf-eddin s'était fait connaître jusque-là par son esprit mordant et satyrique. Il avait composé un petit poème intitulé *Manière de faire tomber les réputations*, et où il n'y avait pas de personne considérable de son tems qui ne fût maltraitée. Aussi, Saladin, tant qu'il vécut, le tint loin de ses états. On fera bien de lire la notice qu'Aboulfeda a consacrée à ce poète. *Annales moslemici*, t. IV, p. 416.

et qui donnera une idée du goût de cette époque (1) :

« Demandez de nos nouvelles au dos de nos chevaux, supposé que nos grandes actions soient ignorées de vous ; demandez à nos piques et à nos lances. »

« Au jour où nous nous mesurâmes avec une multitude immense de Francs sous les murs de Damiette (2), »

« Ils s'étaient réunis par drapeaux, par sectes, par braves, par bataillons, quoique parlant un langage différent. »

« Ils s'étaient donné rendez-vous ici pour le triomphe de la croix, s'avançant par bandes comme si les flots de la mer leur avaient servi de monture.

« Les insensés ! ils s'étaient flattés de nous subjuguer. Ils s'avancèrent en toute hâte pour nous combattre, et nous nous avançâmes. »

---

(1) Ces vers sont de la *mesure longue.*

سلوا صهوات الخيل يوم الوغا عنا | اذا جهلت اياتنا والقنا اللذ نا
غداة التقينا دون دمياط جحفلا | من الروم لاتحصى يقينا ولاظنا
قد اجتمعوا رايا ودينا وهمة | وعزما وان كانوا قد اختلفوا سنا
تداعوا بانصار الصليب واقبلت | جموع كانّ الموج كان لهم سفنا
واطمعهم فينا غرور فارقلوا | الينا سراعا بالجهاد وارقلنا

(2) On lit dans l'original *une multitude de Grecs*. Les auteurs arabes du moyen âge ont souvent employé le nom des Grecs pour désigner en

« Aussitôt les pointes de nos lances commencèrent à les poursuivre, et bientôt ils furent obligés de recourir à nous contre notre propre furie. »

« Nous les avions fait boire à la coupe qui ôte le sommeil; en effet, comment dormir lorsqu'on a perdu la sécurité! »

« Ce n'est pas qu'ils n'eussent fait preuve d'une belle constance, et qu'ils n'eussent long-tems résisté; mais la résistance ne les garantit pas contre le bout de nos lances, et ne leur servit de rien. »

« La mort se montra à eux toute rouge (1). Ils nous tendirent aussitôt les bras, et nous leur fîmes grace. »

« Car chez nous la bienfaisance est une vertu de famille; nous nous la transmettons des pères aux enfans. »

« Jusque-là ils nous avaient livré des combats où leur multitude grossière dut apprendre de nous à manier la lance; »

---

général les ennemis de l'islamisme, par une suite des guerres presque constantes que les Musulmans des premiers siècles de l'hégire avaient eu à soutenir contre les Grecs du Bas-Empire.

(1) Consultez sur cette expression l'édition de Hariri, par M. de Sacy, p. 128, et les Annales d'Abou'lféda, tom. V, p. 362 et suiv.

فما برحت سمر الرماح تنوشهم | باطرافها حتى استجاروا بنا منا
سقيناهم كاسا نفت عنهم الكرى | وكيف ينام الليل مَنْ عدم الامنا
لقد صبروا صبرا جميلا ودافعوا | طويلا فما اجدى دفاع ولا اغنى
بدا الموت من زرق الاسنة احمرا | فالقوا بايديهم الينا فاحسنا
وما برح الاحسان منا سجية | نورثها من عند ابائنا الابنا
وقد حربونا قبلها في وقايع | تعلم غمر القوم منا بها الطعنا

« C'étaient des lions au combat, et sans les efforts de nos armes, on ne serait jamais parvenu à les charger de chaînes; ils n'auraient jamais connu la prison : »

« Aussi combien de fois ils nous obligèrent à supporter l'ardeur brûlante des jours d'été ; combien de fois ils nous exposèrent aux glaces des jours d'hiver. »

« Mais telle est la nature des succès de ce monde, que si, au milieu de leurs douceurs on rencontre la misère, au milieu de leurs amertumes, on trouve quelquefois le plaisir. »

« Nous avions à notre tête un descendant d'Ayoub, dont le courage ne peut rester oisif à l'ombre des cités. »

« Un prince d'une rare noblesse d'extraction, d'un honneur sans tache, d'une éclatante bravoure, d'un visage gracieux, d'une beauté et d'une bonté au-dessus de tout éloge. »

« Il se rendit vers Damiette avec la multitude de ses braves, mettant son plus précieux butin dans une belle renommée, »

اسود وغا لولا وقايع سمرنا | لها لبسوا قيدا ولاسكنوا سجنا
وكم يوم حرّ ما وقينا هجيره | وكم يوم قرّ ما طلبنا له كنّا
فان نعيم الملك في وسطه الشفا | يُنال وحلو العيش من مرّه مُجنا
يسير بنا من آل ايوب ماجد | ابى عزمه ان يستقربنا مغنا
كريم الثنا عارٍ عن العار باسل | جميل المحيّا كامل الحسن والحسنا
سرى نحو دمياط بكل سميدع | امام* يرى حسن الثنا المغنم الاسنا

* Peut-être faudrait-il lire همام *

« Et à l'aide de son épée, il fonda de glorieux monumens qui auront une durée éternelle, qui tueront le tems et n'en seront pas tués. »

« Voilà qu'à présent nos épées et les têtes de nos ennemis ont appris à se rencontrer. S'ils reviennent, nous reviendrons. »

« Nous leur avons pour ainsi dire donné une nouvelle vie; c'est comme si nous les avions soumis au joug. »

« S'ils eussent triomphé de nous, ils auraient versé notre sang; nous avons triomphé d'eux et nous les avons épargnés. »

Tel est le morceau que cite Makrizi. Il y eut encore des pièces de vers adressées aux frères du sultan et à tous ceux qui avaient pris part aux succès de cette

---

مآثرِ مجدٍ خدّدَتْها سيوفه | طِوالُ الهدى تُفْنِي الزمانَ ولا تُفْنَى

وقد عرفت اسيافنا ورقابهم | مواقعها منا فان عاودوا عُدْنا

منحناهم منا حياة جديدة | فعاشوا باعناق مقلدة منا

ولو ملكونا لاستباحوا دماءنا | ولوغا ولكنا ملكنا فاسجحنا *

Nous n'avons eu pour la transcription de ces vers qu'un seul manuscrit qui est le n° 672 des manuscrits arabes de la bibliothèque du roi, et encore cette copie n'est pas bien nette. Il nous a fallu en quelques endroits suppléer aux négligences de l'original. M. Sylvestre de Sacy, qu'on retrouve toujours lorsqu'il s'agit d'études orientales, a bien voulu nous aider de ses conseils.

guerre. Makrizi cite les trois vers suivans, composés en l'honneur de Malek-aschraf (1) :

« J'en jure par les vallées de la Mecque et par la multitude des pélerins qui y font la prière. »

« Si Moussa n'était venu au secours de Mahomet, l'évêque serait monté en chaire à la place du Khatib (prédicateur musulman). »

« Sans lui, la croix et ses disciples n'auraient pas essuyé un échec si honteux à Damiette, et l'Alcoran n'y aurait pas repris son éclat. »

---

(1) Ces vers sont de la *mesure parfaite* ا لبحر لكامل

قسمًا بما ضمّت اباطحُ مكة | وبمن حواه من الحجيج الموقف
لولم يقم موسى بنصر محمد | ارقى على درج الخطيب الاسقف
لولاه ما ذلّ الصليب واهله | فى ثغر دمياط وعزّ المصحف *





